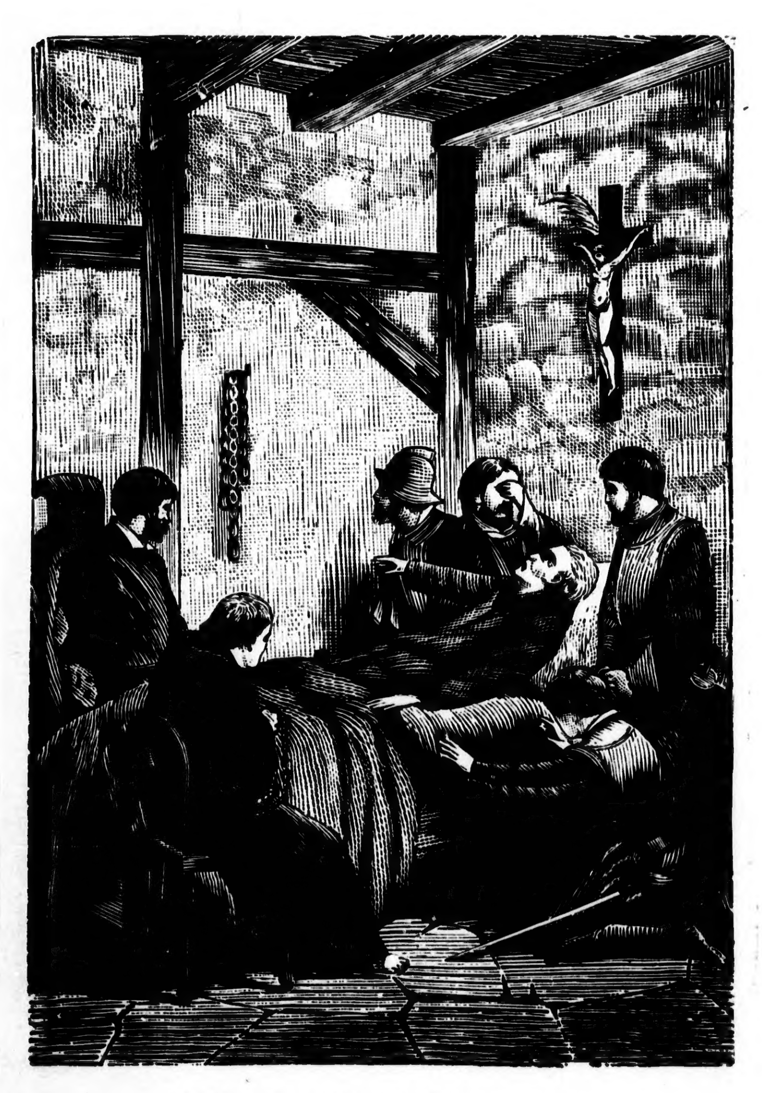
1	2	3

1
2
3

1	2	3
4	5	6



MORT DE CHRISTOPHE COLOMB.

BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR MGR L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

1re SÉRIE IN-12



HISTOIRE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

Extraite du grand ouvrage de M. Roselly de Lorgues

PAR

Un Prêtre du Diocèse de Montréal.

MO[illegible]

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

CADIEUX & DEROME

1883

AVANT-PROPOS.

Nous présentons aujourd'hui une vie abrégée de Christophe Colomb. Ce que nous y lirons nous convaincra cependant de la noblesse de caractère de ce héros, et nous apprendra ce qui est resté presqu'ignoré jusqu'à nos jours, c'est-à-dire le mobile qui a dirigé ce grand cœur : la propagation de la Foi.

Il était annoncé dans les saintes Écritures que la bonne nouvelle de l'Évangile devait faire le tour du globe. Depuis la prédication des Apôtres jusqu'à l'époque où commence cette histoire, l'empire de Jésus-Christ avait pénétré jusqu'aux extrémités du monde alors connu ; le soleil, dans sa course journalière répandait la lumière matérielle sur ce vaste univers, tandisque la vraie lumière du soleil de justice restait cachée à des nations complètement ignorées. C'était le secret de Dieu qui dans sa providence admirable réservait

pour des temps ultérieurs l'accomplissement de ce qui fut la découverte de l'Amérique.

Cette divine providence s'était choisi un homme qui, aussitôt élu pour cette œuvre sans précédent, répondit pleinement et sans retard à sa vocation.

Christophe Colomb ! Nom significatif qui contient dans son expression l'œuvre à laquelle il est appelé : " *La colombe portant le Christ* ", et le caractère de l'homme à qui il fut imposé.

Oui, Christophe Colomb fut digne en tous points de ce nom et de cette vocation. D'une piété forte et sincère, d'une foi à transporter les montagnes, d'un dévouement porté jusqu'au renoncement, unis à des connaissances physiques extraordinaires pour l'époque où il parut, il eut assez de courage pour affronter les sarcasmes de ses compatriotes, et pour braver l'immensité de ce qu'on appelait alors " *la mer ténébreuse.* Et quel était le dessein de cet habile marin ? Etendre le règne de Jésus-Christ ; faire connaître à des peuplades sauvages ce nom sanctifiant, en même temps que de se procurer avec les

trésors probables d'un nouveau monde le moyen de délivrer le tombeau de Jésus-Christ, en Palestine, des mains impures des infidèles.

Tel était le but que poursuivit sans cesse Christophe Colomb. En donnant des terres nouvelles aux puissances qui le seconderaient, son premier dessein était de conquérir à Jésus-Christ l'empire spirituel sur les contrées qu'il découvrirait, et par ce qui lui reviendrait comme droit de conquête, rendre au lieu le plus saint de l'univers l'honneur et la gloire dû à celui qui l'a sanctifié.

Dieu ne permit pas que ce dernier plan fut mis à exécution, de même que le grand navigateur ne reçut point sur la terre la récompense de son dévouement. Le Maître qu'il avait servi avec tant de fidélité lui réservait une couronne proportionnée aux mérites acquis au prix des plus grands sacrifices. Si les hommes furent ingrats, Dieu n'a pas oublié celui qui lui a donné la moitié du monde.

Nous, qui jouissons des fruits de cette découverte, prouvons à celui qui l'a accom-

plie notre gratitude et notre reconnaissance en lisant pour notre instruction une vie si bien remplie ; en faisant connaître dans la mesure de nos forces le grand nom de Christophe Colomb ; et en rendant gloire au Créateur, auteur de toutes grâces, pour les grandes choses accomplies par son intermédiaire.

CHRISTOPHE COLOMB

ET

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

CHAPITRE I

PREMIÈRES ANNÉES DE CHRISTOPHE COLOMB.

Christophe Colomb naquit à Gènes, en 1435, de Dominique Colomb, ouvrier tisserand, et de Suzanne Fontanarossa.

Il avait trois frères : Barthélemy, Pellegrino et Jacques, et une sœur, qui épousa un homme obscur, nommé Jacques Bavarello. C'est tout ce que nous connaissons de cette dernière.

Après avoir appris à lire et à écrire, Christophe fit de rapides progrès dans la grammaire, dans l'arithmétique et dans le dessin.

Frappé de l'intelligence de son fils, l'artisan s'efforça de seconder la nature, et de procurer à cet enfant une éducation en rapport avec ce goût prononcé qu'il montrait

pour les études géographiques. Il l'envoya à l'université de Pavie, où il étudia cependant fort peu de temps, car, à quatorze ans, il était déjà en mer. Il fit ses premiers voyages avec un certain Colombo, intrépide marin, qui s'était acquis quelque réputation de bravoure, et qui était parent éloigné de la famille de Christophe.

Bien que, dès l'âge de quatorze ans, Colomb eut toujours vécu en compagnie des marins, il se ressentait de l'éducation religieuse que son père lui avait inculquée avant toute autre. Il ne partageait nullement leurs défauts ordinaires. Il détestait les jurements, les chansons déshonnêtes ; buvait peu de vin ; ne pouvait souffrir les jeux de hasard, n'avait aucun penchant pour la table et gardait à terre ses habitudes frugales du bord. Ces dispositions étaient d'ailleurs le fruit d'une piété sincère et particulière qui le caractérisa toute sa vie. Assidu à la prière, à la méditation des œuvres de Dieu, il ne laissait passer aucune occasion qui put augmenter cette ferveur en lui ; il assistait à la messe aussi régulièrement que possible, et

se fortifiait souvent par la sainte communion.

A cette époque, le Portugal poursuivait avec activité et avec succès les découvertes de nouvelles terres. Le bruit de ces découvertes retentit dans le monde entier. Les savants, les curieux, les aventuriers, accoururent à Lisbonne et s'engagèrent dans les différentes expéditions qu'on y préparait sans relâche. Colomb, attiré par les mêmes motifs, vint en cette ville vers l'année 1470. Il était alors dans toute la force de l'âge. Là, il épousa une dame d'un haut rang, mais de peu de fortune, nommée dona Felippa. Elle était fille de Bartholomeo Monis de Palestrello, chevalier italien, mort depuis peu, qui avait été un des navigateurs les plus distingués du prince Henri de Portugal. Dona Felippa lui donna un fils qui reçut le nom de Diego.

Depuis longtemps, Colomb nourrissait un grand projet d'excursion géographique, et les connaissances qu'il avait acquises dans ses voyages le confirmèrent dans son plan.

Tandisque l'on cherchait à grand'peine une route facile pour arriver aux Indes en

suivant les côtes de l'Afrique, l'esprit aventureux de Colomb avait conçu l'idée de chercher les terres désirées de l'Asie en faisant voile directement vers l'Occident, en s'ouvrant ainsi une route à travers les espaces de l'Atlantique.

Il communiqua son système à plusieurs savants qui, tous, l'encouragèrent à poursuivre cette œuvre. Dès lors, le plan qu'il avait formulé se grava dans son esprit, et y laissa une profonde empreinte ; il n'éprouva plus ni doute ni hésitation ; il lui semblait voir déjà cette terre qu'il comptait découvrir. Un profond sentiment de religion dominait d'ailleurs toutes ses pensées. Il avait la conviction que les découvertes qu'il rêvait avaient été annoncées dans les saintes Ecritures ; les extrémités de la terre allaient être réunies, suivant les paroles du prophète, et tous les peuples différents de mœurs et de langage allaient marcher unis sous la Croix du Sauveur du genre humain.

CHAPITRE II.

COLOMB OBTIENT UNE AUDIENCE DU ROI D'ESPAGNE.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles le projet de Colomb fut mûri. Cette entreprise avait perdu son caractère hasardeux par le fait que la science avait préparé des guides sûrs aux marins qui s'ouvriraient des routes à travers les profondeurs de l'océan.

En 1476, Christophe obtint une audience du roi de Portugal, après s'être adressé inutilement au Sénat de Gènes et au Conseil de Vénise. Ce souverain prêta une oreille attentive à la proposition de Colomb. Toutefois, avant de s'engager, il la soumit à une junte de savants Cette assemblée déclara que ce projet était extravagant.

Frustré dans ses espérances, Colomb, qui venait de voir ajouter à ses épreuves la mort de dona Felippa, se décida à quitter le Portugal. Il partit de Lisbonne vers la fiu de l'année 1484, emmenant avec lui son fils Diego, qui était encore en bas âge.

Encouragé par un franciscain, Juan Perez de Marchena, prieur du couvent de Santa-Maria de Rabida, où Colomb s'était réfugié dans sa détresse, et par Martin Alonzon Pinzon, de la ville de Palos, un des officiers de marine les plus distingués de l'époque, chef d'une famille riche, qui s'offrit d'engager dans l'entreprise, sa fortune et sa personne, Christophe partit pour la cour de Castille, qui était alors assemblée à Cordoue.

Cependant, des obstacles sans nombre vinrent encore mettre à l'épreuve le courage de Colomb. Les préparatifs militaires absorbaient toute l'attention, et d'ailleurs son projet vint échouer auprès de ceux qui pouvaient lui faciliter un accès auprès des souverains, réunis dans cette ville.

Après maintes difficultés, il put enfin obtenir une audience du roi d'Espagne, Ferdinand.

Il parut devant les souverains sans hésitation et sans trouble ; son assurance lui était inspirée par la conscience qu'il avait de la grandeur de sa mission.

Ferdinand connaissait trop bien les hommes pour ne pas apprécier le caractère de celui

qui lui parlait ; il comprit que son système était fondé sur l'expérience autant que sur les conjectures de la science, et son ambition fut flattée de la possibilité de faire des découvertes autrement importantes que celles qui avaient illustré le Portugal. Il voulut qu'un projet fondé sur des données scientifiques fut d'abord vérifié par la science, et renvoya son appréciation à une junte de savants qu'il chargea Fernando de Talavera de réunir et de présider.

Christophe crut que le jour du succès était arrivé. Jamais tribunal n'aurait semblé devoir offrir plus de garantie de sagesse et d'équité ; mais la junte se sépara sans avoir rien conclu. A l'unanimité, elle condamnait le projet soit comme chimérique, soit comme impraticable.

Pendant plusieurs années, Colomb suivit les mouvements de la cour, se voyant toujours à la veille de réussir, et vécut au milieu des périls et des aventures. Enfin, dans l'hiver de 1491, perdant patience, il réclama vivement une réponse définitive. Fernando de Talavera, après avoir de nouveau rassem-

blé les savants, ne tarda pas à instruire le roi que la majorité avait déclaré que ce projet reposait sur une base fausse et imaginaire ; son auteur affirmant comme vérité ce qui était impossible.

Malgré ces tristes conclusions, la reine n'abandonnait pas le projet. Cependant comme la guerre qu'elle allait porter à Grenade, entraînait des frais énormes, Fernando de Talavera fut chargé de dire à Colomb que l'épuisement du trésor empêchait l'Espagne de songer actuellement à son entreprise, mais que, dès la fin de la guerre, on reprendrait l'examen de sa proposition. Colomb prit cette réponse pour une défaite, et il partit pour Séville, le cœur plein d'indignation.

CHAPITRE III.

COLOMB OBTIENT TROIS VAISSEAUX.—SON DÉPART.

Après tant d'années d'attente soumise, de démarches persévérantes, d'espérances déçues, cette réponse aurait atterré tout autre que Colomb. Mais, endurci aux privations, aux railleries, il soutint avec fermeté ce nouveau mécompte. Il était attaché à l'Espagne, peut-être parce que c'était la patrie de Béatrix Enriquez, sa seconde femme, qu'il avait épousée à Cordoue et dont il avait eu un fils, qu'il avait nommé Fernando. Voulant absolument que ce pays profitât de sa découverte, il en proposa l'entreprise à un des plus grands seigneurs de Castille, le duc de Medina-Sidonia, qui avait à lui une flotte, des ports, et même un corps d'armée.

Un accueil distingué et l'offre d'être recommandé à la reine fut tout ce qu'il obtint de ce personnage.

Sur ces entrefaites, un gentilhomme nommé Moralès, intendant du duc de Medina-Cœli, qui possédait aussi une puissante flotte,

engagea son maître à tenter l'entreprise. Colomb fut invité à venir au Port-Sainte-Marie, ville appartenant au duc. Celui-ci lui accorda une telle confiance, qu'il fit construire aussitôt des navires propres à un voyage de découvertes. Puis au moment de l'exécution, se ravisant et craignant qu'une telle entreprise faite en son propre nom ne portât ombrage aux souverains, il engagea Colomb à retourner à la cour, et écrivit à la reine pour lui recommander son entreprise. Mais, celui-ci, repassant dans son esprit les délais, les refus, les moqueries, les voyages, qu'il avait supportés en silence, cessa d'insister. Il prit la résolution de se rendre à Paris, et sur-le-champ, il se mit en route pour le couvent de Rabida, où il avait laissé son fils Diego, et qu'il voulait reprendre pour le placer à Cordoue en compagnie de son frère, Fernando.

Frère Juan fut ému jusqu'aux larmes au récit que lui fit Colomb de ses mésaventures. Il le supplia de suspendre son départ, et de se reposer de ses fatigues.

Le prieur de Rabida qui prenait un intérêt tout particulier au succès de l'entreprise,

écrivit à la reine, dont il avait été le confesseur. Sa lettre était un chaleureux appel en faveur de la proposition de Colomb. Au bout de quatorze jours, l'envoyé du couvent revint porteur d'une épître que la reine faisait parvenir au frère Juan Perez. Cette lettre laissait à Christophe l'espoir d'obtenir une audience qui eut lieu, en effet, quelque temps après.

Les souverains acceptèrent le projet, et ils désignèrent quelques courtisans qui possédaient leur confiance pour entrer en pourparlers avec lui, entre autres, Fernando de Talavera, qui venait d'être promu à l'archevêché de cette ville.

Colomb posa pour conditions principales qu'il serait investi du titre et des privilèges d'amiral et de vice-roi sur toutes les mers et dans tous les pays qu'il découvrirait. Il réclamait, en outre, un dixième des bénéfices qui résulteraient du commerce qui pourrait être fait avec ces pays, ou de leur conquête. Les courtisans s'indignèrent de ces prétentions. Cet arrangement fut déclaré inadmissible. Mais Colomb s'opiniâtra sur une condition

sans laquelle il ne voulut jamais conclure. Les négociations furent rompues.

Christophe prit aussitôt la route de Cordoue dans l'intention de s'embarquer immédiatement pour la France.

Ce départ parut aux yeux de plusieurs de ses amis une perte immense, irréparable. Ils tentèrent un effort décisif. L'un d'eux, Luiz de Santangel, receveur des revenus ecclésiastiques dans la province d'Aragon, s'adressa à la reine, et lui parla avec tant d'éloquence de la grandeur du projet de Colomb, qu'elle ne tarda pas à prendre une résolution et, elle s'écria avec un enthousiasme digne d'elle et de la cause qu'elle embrassait : "Je fais cette entreprise au nom de mon royaume séparé de Castille, et j'engagerai les joyaux de ma couronne pour réaliser les fonds nécessaires." Mais Santangel s'offrit de réaliser lui-même les fonds, sans que la reine d'Espagne fut obligée d'engager ses joyaux. Cette proposition fut acceptée. Un officier des gardes fut expédié à toute vitesse pour ramener Colomb. Celui-ci hésita un instant à revenir sur ses

pas, mais quand il sut ce qui s'était passé, il arriva plein de joie à Santa-Fé.

Le roi, par déférence pour Isabelle, accorda à celui-ci son assistance tardive. Les articles de la convention furent signés par Ferdinand et Isabelle à la ville de Santa-Fé, dans la plaine de Grenade, le 17 avril 1492.

On mettait à sa disposition trois caravelles qu'un ordre du roi fit tenir prêtes pour l'expédition. Martin Alonzon Pinzon, dont nous avons déjà parlé, s'engagea personnellement dans l'entreprise. Il entraîna même son frère, Vincente Janez Pinzon, qui était aussi un marin de courage et d'habileté.

Quelques difficultés retardèrent cependant l'équipement et l'armement de ces vaisseaux. Mais dans les premiers jours d'août, les obstacles avaient été surmontés et tout était prêt pour le départ. Christophe se confessa et reçut la sainte communion. Cet exemple fut suivi par les officiers et le reste de l'équipage. Ils se mirent tous sous la garde spéciale de Dieu et de la Reine du ciel, et Colomb après avoir arboré sur son pavillon le signe du salut, commanda au nom de Jésus-Christ

de déployer les voiles, et quelques heures après, la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina*, commandées respectivement par Colomb, Alonzon Pinzon et Vincente Pinzon, avaient disparu à l'horizon.

C'était le vendredi, 3 août 1492.

CHAPITRE IV.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Les difficultés qui, antérieurement, avaient entravé le projet de Colomb, se renouvelèrent sur la mer d'une manière tout autre, mais non moins cruelle pour lui. Si, de son côté, il avait pris les mesures les plus propres à assurer le succès de l'expédition, ses ennemis, dont quelques-uns l'accompagnaient malgré eux, n'avaient rien négligé pour retarder le départ et même pour l'empêcher. Christophe s'aperçut de leurs machinations assez à temps pour les déjouer. Ce n'était pas tout. Le roi de Portugal irrité de ce que Colomb avait refusé de revenir à sa cour, et persuadé du résultat

probablement heureux de la découverte au profit de l'Espagne, le poursuivait sur l'Océan. Mais Dieu voulait couronner les efforts de son serviteur, qui ne faisait cette entreprise que pour la plus grande gloire et la propagation de l'Evangile. La Providence mit à néant ces menées ourdies sans doute par l'enfer.

Il restait à Colomb à vaincre les difficultés provenant de ses gens alarmés à la vue de l'immensité. Tandis que le cœur du héros palpitait de joie en s'élançant sur une route que nul homme n'avait parcourue, l'équipage, après avoir vu disparaître les dernières cimes de l'île de Fer, se prit à se lamenter. Dans ce moment de faiblesse ils désespérèrent de jamais revoir leurs foyers. Colomb mit en œuvre tous les moyens qu'il crut propres à adoucir ce désespoir. De temps en temps, des signes venaient réconforter les esprits, mais, malgré la longue route parcourue, toujours la mer immense étendait au loin ses vastes horizons.

La situation de Christophe devenait critique. L'impatience des matelots dégénérait en véritable révolte. Ils le qualifièrent d'am-

bitieux, résolu à faire quelque chose d'extravagant pour se rendre célèbre. Celui-ci, résolu à pousser jusqu'aux Indes, n'en continuait pas moins à diriger les navires en ligne droite. Alors, l'exaspération étant au comble, on proposa de le jeter à la mer, sauf à dire ensuite qu'il s'était lui-même laissé entraîner dans l'abîme, en contemplant les astres avec ses instruments astronomiques.

Colomb, au courant de tous ces complots, n'en gardait pas moins une contenance assurée et un visage tranquille. Ils marchèrent encore plusieurs jours dans cette alternative de crainte et d'espoir, jusqu'à ce que les divers indices qui annoncent la terre devinrent si nombreux que Colomb prédit à son équipage qu'il espérait voir la terre après trois jours.

Enfin, un soir, après le chant du *Salve Regina*, il adressa à l'équipage une touchante allocution, leur rappela les faveurs dont le Seigneur les avait comblés dans la traversée, leur donnant sans interruption des temps propices, les ayant conduits avec une bonté si paternelle sur les espaces tant redoutés de la

MER TÉNÉBREUSE. Il s'efforça d'élever leurs cœurs à la reconnaissance envers l'auteur de ces bienfaits. Enfin, il leur exprima sa confiance de trouver la terre dans la nuit même.

En effet, à deux heures du matin, un coup de canon, parti de la *Pinta*, donna le signal désiré de la terre. Le premier qui l'aperçut fut un matelot nommé Rodriguez Berjemo; mais on accorda plus tard la récompense promise par les souverains à l'amiral, qui, pendant la nuit, avait aperçu une lumière à cette distance.

Au lever du jour, Colomb vit se dégager promptement des ombres et se dessiner, comme sortant des eaux, une île plate, parée d'une grande richesse de végétation; elle était évidemment habitée, car on voyait des indigènes sortir des bois et accourir de tous côtés sur le rivage. Leurs gestes exprimaient le plus grand étonnement et la plus grande frayeur à la vue des vaisseaux. Christophe Colomb, rayonnant d'enthousiasme, donna l'ordre de jeter l'ancre et de préparer les embarcations. Parvenu au rivage, il se jeta à

genoux, baisa cette terre tant désirée, et rendit grâces à Dieu avec des larmes de joie. Cet exemple fut suivi par tous ses compagnons. Puis, se redressant avec dignité et déployant dans toute sa largeur l'étendard de la Croix, il offrit à Jésus-Christ les prémices de sa découverte, et il imposa à cette île le nom de *San-Salvador* (Saint-Sauveur). Après quoi, il tira son épée, et déclara prendre possession de cette terre au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la couronne de Castille.

Après toutes ces formalités, une croix fut dressée pour perpétuer le souvenir de cette mémorable journée. Elle reçut les hommages de Colomb et de tout l'équipage, et on rendit de nouveau grâces à Dieu.

C'était le vendredi, 12 octobre 1492.

Cette île était une des Lucayes, ou de Bahama.

A la vue de ces étrangers pénétrant dans leur domaine, les naturels s'étaient enfuis dans les bois, mais peu à peu, ils se risquèrent hors de leur retraite. Rassurés par l'expression de bienveillance répandue sur les traits de Colomb, il s'avancèrent à petits pas, les uns

après les autres ; puis, ils s'enhardirent jusqu'à s'approcher des Espagnols, pour les toucher, et s'assurer par là qu'ils ne faisaient pas un rêve ; palpant leurs vêtements, leurs jambes, s'étonnant surtout de leur barbe.

Les Espagnols accueillirent avec bonté ces naïfs enfants des bois, et se prêtèrent complaisamment à leur examen.

Colomb supposa que l'île à laquelle il avait abordé était située sur les confins de l'Inde ; c'est pourquoi il appela les naturels du nom générique d'Indiens.

L'amiral et sa suite furent fort émerveillés de tout ce qu'ils virent. Etonnés d'apercevoir certains ornements d'or que les naturels portaient suspendus au nez et aux oreilles, ils purent comprendre par signe que ce précieux métal venait du sud. Christophe mit à la voile pour aller à la recherche de cette riche contrée du sud, emmenant avec lui quelques indigènes dans le dessein de leur apprendre l'espagnol, afin qu'ils pussent lui servir de guides et d'interprètes.

Il rencontra sur sa route un grand nombre d'îles aussi fertiles, aussi unies, aussi verdoy-

antes que la première. Les Indiens lui firent comprendre que ces îles étaient innombrables. Colomb visita trois d'entre elles et leur donna les noms de *Santa-Maria de la Conception*, *Ferdinanda* et *Isabella.* Il était ravi de la beauté de la plupart d'entre elles. Il ne trouva rien cependant de ce qu'il espérait en or et en épices.

Les naturels parlaient surtout d'une île située dans la direction du sud, et appelée *Cuba*. Il partit pour en faire la recherche. Il s'y trouva enfin le 28 octobre.

Arrivé en vue de ce beau pays, Colomb fut frappé d'admiration. Il en prit possession formelle, y planta la croix, et lui donna le nom de *Juana*, en l'honneur du prince Juan. Après en avoir exploré les côtes pendant plusieurs jours, il se dirigea sur Haïti, qu'il nomma *Espagnola* (Hispaniola.)

CHAPITRE V.

FONDATION DE LA NATIVIDAD.—RETOUR.

Les Espagnols explorèrent cette île, et revinrent à leurs vaisseaux, remplis d'admiration pour la beauté du pays qui surpassait en fertilité, disaient-ils, la riche vallée de Cordoue. Le 21 décembre, Colomb découvrit un port incomparablement supérieur à tous ceux qu'il avait vus. Il le nomma *Saint-Thomas*. Là, des embassadeurs d'un puissant cacique, nommé *Guacanagari*, l'invitèrent à diriger sa course du côté où il résidait ; mais les vents contraires empêchèrent l'amiral de se rendre immédiatement à cette invitation. Dans la matinée du 24, Colomb leva l'ancre par un vent si faible qu'il suffisait à peine à enfler les voiles. A onze heures de la nuit, il n'était plus qu'à une lieue et demie de la demeure du cacique, la mer était calme, le vaisseau immobile. Le timonier eut l'imprudence de confier le gouvernail à un mousse inexpérimenté ; les courants portèrent aussitôt le navire sur un banc de sable, où il s'engagea

avec une telle violence qu'il fut renversé sur le côté. L'amiral abandonna avec tout l'équipage le bâtiment naufragé, et revint à la côte où le cacique lui offrit la plus gracieuse hospitalité. Les bons procédés de ces peuples sauvages, et surtout la grande quantité d'or qu'ils échangeaient contre des verroteries, contribuèrent à consoler l'amiral du malheur de son naufrage. Guacanagari lui fit entendre que non loin de la côte, dans les montagnes, la terre était tellement couverte d'or que ses sujets ne daignaient pas même le ramasser.

Quelques cabanes avaient été construites pour loger l'équipage. Les matelots mêlés avec les naturels se laissèrent bientôt séduire par cette vie molle et oisive. Un assez grand nombre d'entre eux demandèrent l'autorisation de rester dans l'île. Cette proposition suggéra à Colomb l'idée de jeter dans cet endroit les premiers fondements d'une colonie future. Les débris de la caravelle fournirent tout ce qui était nécessaire pour bâtir et armer la forteresse, et les marins qui y resteraient seraient chargés d'exploiter l'île ; ils apprendraient la langue du pays ; recueilleraient

l'or tandis que l'amiral retournerait en Espagne pour en ramener de nouveaux colons.

La forteresse reçut le nom de *La Natividad* (La Nativité).

L'amiral était décidé à retourner en Espagne. Avant de se séparer de ses gens, il leur fit la plus touchante allocution que jamais père ait adressée à ses enfants. Il leur donna les conseils les plus admirables de prévoyance et de pénétration ; il leur rappela le but glorieux de la découverte : la propagation de la foi ; les pria d'étudier la langue des naturels et de les attirer au christianisme par leurs exemples et leurs enseignements.

Après avoir fait ses adieux au roi Guacanagari, il partit de la Natividad pour retourner en Espagne. Le 6, pendant qu'il louvoyait le long des côtes, on aperçut une voile qui venait droit à leur rencontre. On reconnut que c'était la *Pinta*, qui avançait avec ses voiles larguées. Pinzon avait abandonné l'amiral avec intention, et avait fait voile directement à l'est, à la recherche d'un pays que les Indiens qu'il avait à son bord assuraient être riche en mines d'or. Il s'était rendu à

quinze lieues environ de la Natividad, où son trafic avec les indigènes lui avait rapporté une grande quantité de ce métal précieux. Les raisons qu'il donna de sa séparation étaient toutes mensongères, et plusieurs fois contradictoires. Colomb eut l'air de les admettre pour ne pas aggraver le mal ; il évita, du reste, tout reproche qui eut pu susciter quelque dispute, et troubler le reste du voyage.

Les deux vaisseaux s'avancèrent ainsi le long des côtes jusqu'à une certaine distance, où après avoir jeté l'ancre, les Espagnols eurent une légère escarmouche avec les Indiens qui habitaient les montagnes de Ciguay, race belliqueuse et robuste. Plusieurs Indiens restèrent sur la place. En mémoire de ce combat, ce lieu fut appelé *Golfe des Flèches.*

Colomb remit à la voile après avoir pris à son bord quatre jeunes Indiens qu'il voulait conduire en Espagne.

Les premiers jours, le temps se montra si favorable, que les Espagnols pouvaient se flatter de voir bientôt la terre. Tout à coup, le vent commença à souffler avec violence

C'était l'annonce de la tempête. En effet, elle ne tarda pas à éclater ; les vaisseaux, horriblement ballotés, menaçaient à tout moment de s'engloutir et de se briser. Enfin, les deux navires furent complètement séparés l'un de l'autre. Ne comptant plus sur le secours de la science humaine, Christophe voulut se rendre le ciel propice par des vœux solennels. On s'imposa divers pèlerinages et plusieurs pénitences. Chaque matelot fit ses vœux particuliers.

L'amiral était en proie à la plus vive anxiété. Il était fort probable que la *Pinta* avait péri au milieu des flots. Son vaisseau allait peut-être subir le même sort ; alors son nom restait celui d'un aventurier qui avait péri en poursuivant une chimère. Il imagina un expédient. Il écrivit sur un parchemin le récit de la découverte. Il enveloppa ce récit dans une toile cirée, le plaça dans un tonneau qui fut jeté à la mer.

On dit qu'en 1850, le matelot d'un navire européen, en embarquant du lest pour son vaisseau, sur les galets de la côte d'Afrique, en face de Gibraltar, ramassa une noix de

coco pétrifiée et l'apporta à son capitaine, comme une vaine curiosité de la nature. Le capitaine, en ouvrant la noix pour s'assurer si l'amande aurait résisté au temps, trouva, renfermé dans l'écorce creuse, un parchemin sur lequel étaient écrits, en lettres gothiques déchiffrées avec peine par un érudit de Gibraltar, ces mots : " Nous ne pouvons résister un jour de plus à la tempête, nous sommes entre l'Espagne et les îles découvertes d'Orient. Si la caravelle sombre, puisse quelqu'un recueillir ce témoignage ! " Christophe Colomb.

L'Océan avait gardé 358 ans ce message, et ne le rendait à l'Europe qu'après que l'Amérique colonisée, florissante et libre, rivalisait avec le vieux continent. Jeu du sort pour apprendre aux hommes ce qui aurait pu rester caché tant de siècles si la Providence n'avait pas défendu aux vagues de submerger dans Colomb son grand messager ! "

(LAMARTINE ;—Hist. de C. Colomb.)

Cependant, le vent devint tout à coup favorable, et, le 4 mars, la caravelle mouillait à l'embouchure du Tage.

Après avoir écrit au roi et à la reine d'Espagne, Colomb s'adressa au roi de Portugal pour solliciter l'autorisation de faire entrer son vaisseau à Lisbonne ; ce qui lui fut permis. Ce prince le félicita de son arrivée et l'engagea à venir à la cour. Christophe tout en se défiant de ces intentions si pacifiques, se rendit à l'invitation. Le roi le complimenta d'abord sur l'heureux résultat de son entreprise, puis lui fit raconter les évènements de son voyage, le pressa de questions sur la nature du sol qu'il avait découvert, sur ses habitants, sur ses productions, sur la route qu'il avait tenue pour y arriver ; et comme, en satisfaisant sa curiosité, il reconnaissait la grandeur de l'entreprise, il éprouvait un chagrin secret d'avoir laissé échapper ces régions merveilleuses.

Quelques-uns de ses conseillers suggérèrent au roi de faire mettre à mort l'auteur de la découverte, afin d'en dérober la notion. Le roi repoussa cette proposition. Il défendit sévèrement toute tentative contre son hôte, et commanda de le traiter avec les plus grands égards.

Colomb, revenu à sa caravelle, mit aussitôt le cap sur la Castille. Il arriva à Palos le 15 mars, n'ayant pas mis plus de sept mois et demi pour accomplir la plus gigantesque des entreprises maritimes.

CHAPITRE VI.

Réception de Colomb à Barcelone.

Depuis assez longtemps déjà on se préoccupait dans la petite ville de Palos du sort de ceux qui avaient accompagné Colomb dans son voyage. Un sentiment de vague inquiétude assombrissait toutes les figures. Depuis sept mois, on était sans nouvelles de ces enfants du pays, qui, forcés par les promesses de cet audacieux Génois à s'embarquer, étaient peut-être engouffrés dans les abîmes de la MER TÉNÉBREUSE.

Telle était la disposition des esprits, quand, le vendredi, 15 mars, à l'heure de midi, on aperçut une caravelle qui, par une faible brise, remontait l'Odiel. On reconnut la *Nina*,

portant arborés à ses mâts l'insigne de l'expédition et l'étendard royal de Castille.

Une explosion de joie retentit aussitôt d'un bout à l'autre de la petite cité. En un instant la nouvelle du retour de l'expédition et de ses découvertes merveilleuses circula du quai dans les maisons ; on se porta en foule autour de la caravelle. Les cloches sonnèrent à toute volée ; on tira le canon ; les fenêtres furent parées de fleurs ; les rues tendues de draps et de tapis.

Colomb fut reçu comme un souverain. Tout le peuple l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus important qui eût jamais été entrepris.

L'amiral écrivit au roi et à la reine d'Espagne pour leur annoncer son arrivée, et partit pour Séville où il attendit leur réponse. Cette réponse était aussi favorable que Colomb pouvait la désirer Les titres d'amiral et de vice-roi lui étaient confirmés, et on le pressait de se rendre immédiatement à la cour.

La grande nouvelle allait grandissant d'heure en heure, et comme la cour était à Barcelone, Colomb fut obligé de traverser les provinces les plus florissantes. Un immense concours se formait à son approche ; on voulait le voir, le contempler. Enfin, ce voyage fut semblable à la marche d'un prince.

Une découverte des plus importantes venait de s'accomplir pour l'Espagne. Dieu venait de lui donner, par l'entremise d'un habile navigateur et d'un profond chrétien, un nouvel empire, destiné dans les desseins de sa Providence à partager avec l'ancien monde l'héritage spirituel et temporel promis à tous les enfants d'Adam. C'est ce que les souverains comprirent. Aussi, voulurent-ils recevoir avec distinction l'auteur de la découverte. La vaste salle des cérémonies était splendidement décorée. Sur un trône placé en public, sous un magnifique dais de brocard et d'or, étaient assis Ferdinand et Isabelle, attendant l'arrivée du héros. Le prince Juan était à leurs cotés, et derrière eux, les principaux personnages de l'état. A son approche, les deux souverains se levèrent, et

lui tendirent gracieusement les mains, que Colomb, qui s'était jeté à genoux, se préparait à baiser en signe de vasselage ; mais ils le forcèrent à se relever et le firent couvrir et assoeir en leur présence, honneur qui était rarement accordé. Quand ils l'eurent obligeamment complimenté, ils l'invitèrent à faire le récit de sa découverte : ce qu'il fit aussitôt. Il montra en même temps les diverses productions du nouveau monde, ainsi que les Indiens qu'il avait amenés.

Il faut remarquer ici que l'entreprise de la découverte avait été tentée surtout en vue de la gloire de Dieu, et de la propagation du Christianisme. Le caractère de l'expédition était donc essentiellement chrétien. Colomb en était pénétré plus que tout autre. Son ardente foi, sa tendre charité passèrent dans le cœur de tous ; une émotion indescriptible fit explosion ; la reine, le roi, la cour, le peuple, se jetèrent à genoux, levèrent les mains au ciel, louant, bénissant et remerciant Dieu. Au même instant, retentit le chant de la victoire, le triomphal *Te Deum*.

Les fêtes se continuèrent ainsi pendant plusieurs jours.

Pendant que l'amiral recevait ainsi les ovations de la multitude, un vaisseau avait jeté l'ancre dans le port de Palos. C'était la *Pinta*. Martin Alonzon Pinzon, avait, lui aussi, échappé à la tempête. Incertain si Colomb avait survécu à cette affreuse tourmente, il écrivit aux souverains un récit détaillé de la découverte et demanda l'autorisation de paraître à la cour. Il espérait voir rejaillir sur lui la gloire réservée à Christophe. Aussitôt, il fit voile pour Palos. Mais en voyant flotter le pavillon amiral au grand mât de la *Nina*, il fut saisi de confusion. Il craignit que Colomb, devenu tout puissant, ne le fît arrêter en punition de sa désertion à l'île de Cuba. Il s'esquiva honteusement. La réponse des souverains arriva quelque temps après. Elle était écrasante. Cette humiliation aggrava son état, car il était déjà malade : il mourut bientôt consumé par la fièvre causée par le chagrin et le remords.

CHAPITRE VII.

NOUVELLE EXPÉDITION.

Christophe Colomb avait, par son courage et son énergie, doté l'Espagne d'un nouvel empire. Il restait pour les souverains à s'assurer leurs nouvelles possessions.

L'événement le plus vaste, le plus important pour la science et l'humanité entière, qui se fût jamais accompli, avait retenti par toute l'Europe. De Lisbonne, de Cadix, et de Barcelone, la nouvelle partait avec chaque navire et abordait à sa destination. Le célèbre Sébastien Cabot, qui se trouvait alors à la cour d'Angleterre, avoue que cette découverte y fut considérée comme une œuvre plutôt divine qu'humaine.

Mais ce fut surtout dans la capitale du monde chrétien que cette nouvelle excita la plus grande et la plus profonde sensation. Le souverain Pontife manifesta publiquement son allégresse, et remercia solennellement Dieu d'avoir permis que ces nations, encore assises dans les ombres de la mort, vissent

poindre l'aurore du salut. Le signe de la Rédemption avait été porté à travers les redoutables espaces de l'Océan ténébreux, par un homme dont le nom, merveilleusement symbolique du salut, rappelait la colombe, emblême de l'Esprit-Saint, et signifiait : "*La colombe portant le Christ*" CHRISTOPHORUS ! Et cet homme était un chrétien exemplaire !

Après sa découverte, Christophe Colomb eût pu mourir satisfait. Bien qu'il n'eût encore rencontré que des îles, par cela seul le Nouveau-Monde était trouvé ; il avait accompli son œuvre. Mais Dieu destinait à son zèle d'autres épreuves et d'autres récompenses.

Pendant qu'au loin, le nom de Colomb excitait l'admiration et la louange, sa personne recevait en Espagne des hommages et des honneurs inusités. A toute heure il était admis chez les souverains. On le traitait avec la plus extrême déférence. La reine Isabelle ne pouvait se lasser de l'interroger et de l'entendre. Elle lui créa des armoiries, en lui permettant d'écarteler dans son blason les armes royales de Castille et de Léon avec les siennes propres. On n'arrêtait aucune idée

sur la prochaine expédition sans la lui avoir soumise.

Au milieu de ses joies, Colomb apprit que son respectable père, que Dieu lui conservait encore, jouissait de son triomphe. Dès son arrivée, il lui avait envoyé un homme de confiance lui porter les marques de sa pieuse affection, et lui demander d'attacher à sa fortune son jeune frère Jacques, ouvrier cardeur à Gênes. Le vieillard consentit avec courage à briser ce dernier lien de famille et à rester sans enfants.

Le Portugal se préparait clandestinement à devancer toute expédition nouvelle de la part de l'Espagne.

Pour s'assurer leurs nouvelles possessions, les rois déployèrent une rare activité. Une flotte de dix-sept vaisseaux fut bientôt sur le point de mettre en mer.

Alexandre VI qui venait d'être élevé sur la chaire de saint Pierre, publia une bulle qui reconnaissait la souveraineté du royaume de Castille sur toutes les terres nouvellement découvertes et sur toutes celles qui pourraient l'êtreencore dans ces latitu des. Pour préve-

nir toute contestation entre l'Espagne et le Portugal, le pape établit une ligne de démarcation. Cette ligne imaginaire partait du pôle nord pour aboutir au pôle opposé. Toutes les terres découvertes par les Espagnols à l'ouest de cette ligne devaient appartenir au royaume de Castille ; toute contrée découverte dans la direction opposée rentrait sous la domination du Portugal.

Il fallait fixer d'une manière régulière l'expédition des affaires du nouveau monde. La direction en fut confiée à Juan Rodriguez de Fonseca, archidiacre de Séville. Francisco Pinelo, membre de la municipalité de cette ville, lui fut associé en qualité de trésorier, et Juan de Soria avec le titre de contrôleur.

Ce que désirait surtout Colomb, c'était la conversion des Indiens. Il s'était empressé d'informer le Saint-Siége de sa découverte. Il lui avait fait part de ses impressions touchant le caractère d'une grande partie de ces peuples sauvages, qui, disait-il, se plieraient facilement au joug de l'Evangile. Il sollicitait donc des faveurs spirituelles. Le pape accéda à sa demande en nommant un vicaire

apostolique pour le nouveau monde. Les souv rains choisirent pour cette dignité le Père Boïl, religieux de Saint-Benoît. Douze ecclésiastiques furent adjoints à l'expédition ; entre autres, le fidèle ami de Christophe, le frère Juan Perez de Marchena ; celui qui, le premier, l'avait encouragé dans son entreprise.

Isabelle prenait, elle aussi, un intérêt tout particulier au sort des indigènes ; il lui semblait que Dieu les avait confiés à sa sollicitude. Elle ordonna qu'en toute circonstance, ils fussent traités avec la plus grande douceur, et recommanda à Colomb de punir d'une manière exemplaire tout Espagnol qui commettrait quelque injustice à leur égard.

Les six Indiens qui avaient suivi l'amiral à Barcelone furent baptisés en grande pompe. On les regarda comme une sorte d'offrande qu'on faisait à Dieu des premiers fruits du nouveau monde.

Tout était prêt pour le départ. Le 25 septembre, avant le lever du soleil, l'amiral donna l'ordre d'appareiller. La flotte déployant ses voiles le suivit, gouvernant vers les Canaries où l'on devait relâcher.

Sans compter l'état-major, les religieux, les gens de guerre, les laboureurs, les jardiniers, forgerons, maçons, charpentiers, domestiques, formant un effectif de cinq cents hommes soldés par la couronne, nombre d'individus de tout âge et de tout rang, enthousiasmés pour les régions de l'or et des épices, avaient sollicité la faveur d'y aller à leurs propres frais. On n'en put admettre cependant que sept cents qui furent répartis sur les caravelles.

L'amiral accosta la Gomera pour faire du bois, de l'eau et acheter des animaux qu'il pensait devoir s'acclimater plus facilement dans les nouvelles terres que les animaux élevés en Espagne. Il augmenta sa cargaison de plantes et de semences.

Colomb gouverna beaucoup plus avant dans le sud qu'il ne l'avait fait à son premier voyage. Il avait arboré son pavillon sur la *Gracieuse-Marie*. Il avait placé son second voyage sous la protection spéciale de la sainte Vierge, et l'Étoile de la mer semblait, agréant cet hommage, favoriser sa navigation. Tout était calme et repos pour les équipages.

CHAPITRE VIII.

FONDATION D'ISABELLA.

On tenait toujours bonne route.

Bientôt l'amiral sentit l'approche de la terre dont nul ne se doutait encore. En effet, aux premières clartés du jour, le dimanche 3 novembre, on aperçut une île montagneuse éloignée d'environ sept lieues, et qu'en l'honneur de ce jour, l'amiral nomma la *Dominique*.

Sur toute la flotte on rendit grâces à Dieu. La joie était extrême. En continuant de s'avancer dans la même direction, les Espagnols ne tardèrent pas à voir d'autres îles surgir l'une après l'autre du sein de la mer; elles étaient couvertes d'épaisses forêts. Une partie de ces îles, appelées les *Antilles*, s'étendaient en demi-cercle, et formaient une espèce de barrière entre le grand Océan et la mer des Caraïbes.

Après la découverte de la *Guadeloupe*, Colomb relâcha à une île qu'il nomma *Vera-Cruz*; et après avoir laissé derrière lui un groupe de petites îles auxquelles il donna

pour nom les *Onze mille vierges*, il arriva un soir en vue d'une grande terre couverte d'épaisses forêts. Les Indiens l'appelaient *Boriquen.* Colomb lui donna le nom de *Saint-Jean-Baptiste*. C'est la même que Porto-Rico. Dans son rôle d'explorateur, le vainqueur do la Mer ténébreuse n'oubliait jamais son rôle d'apôtre.

Enfin, le 22 novembre, on toucha à l'extrémité méridionale d'Haïti ou Espagnola. Colomb hâta sa marche vers la Natividad où il avait laissé une colonie lors de son premier voyage. Les plus sinistres nouvelles l'y attendaient. Aucun bruit ne s'élevait de la plage. Aucun mouvement, aucune forme humaine n'appàraissait sur la grève. Tout était morne, silencieux. L'anxiété redoublait sur la flotte. Qu'était-il arrivé? L'amiral envoya quelques hommes à la résidence de Guacanagari. Ils la trouvèrent réduite en cendres.

L'amiral descendit à terre, et s'en alla tout droit où devait s'élever la forteresse. Hélas! il n'en restait plus que l'emplacement, tout était incendié, démoli, bouleversé.

On sut plus tard par les Indiens que des

querelles s'étaient élevées entre les Espagnols. L'autorité du commandant avait été méconnue. Plusieurs avaient abandonné la forteresse et s'en étaient allés dans les états du cacique Caonabo, qui les fit mettre à mort. D'autres s'étaient retirés dans les quartiers éloignés pour troquer l'or à leur aise. Les plus fidèles étaient demeurés au fort. Mais Caonabo, profitant de leur malheur et de leurs faibles ressources, avait assiégé la place et fait massacrer les Espagnols. Guacanagari était accouru à la défense de ses hôtes ; mais il fut mis en déroute, et blessé d'un coup de pierre par Caonabo lui-même. Enfin, le feu avait fait disparaître toute trace de la forteresse.

Plus tard, Guacanagari exprima ses regrets de la mort des Espagnols. Il retraça leur fin déplorable et n'oublia point les efforts tentés pour les secourir. Néanmoins, le Père Boïl crut le cacique complice du massacre ; il fut d'avis de l'arrêter à l'instant et d'en faire un châtiment exemplaire. Mais Colomb se rappelant les nombreuses marques d'attachement reçues de lui, se refusait à le croire coupable.

Les malheurs éprouvés par les Espagnols dans ce hâvre de la Natividad la discréditèrent complètement dans l'esprit des matelots. Colomb chercha donc un autre endroit pour y établir sa colonie, et jeta les yeux sur une baie située à dix lieues environ à l'est de Monte Christo.

C'est là que, dans les derniers jours de décembre, furent débarquées les troupes et les divers employés qui devaient faire partie de la colonie, ainsi que les provisions, les armes, les munitions, les bêtes à cornes et tous les animaux vivants destinés aux besoins des colons. Le plan de la ville fut tracé, et les maisons commencèrent à s'élever. Les édifices publics, tels que l'église, le magasin, la maison de l'amiral furent construits en pierre. Le reste fut bâti en bois. Ainsi fut fondée la première citée chrétienne de nouveau monde. Colomb lui donna le nom de *Isabella*, en l'honneur de sa royale protectrice.

Les fatigues nécessitées par cet établissement avait miné les forces de l'amiral ; il tomba malade, sans que son esprit perdit rien de son activité.

Cependant, il devenait urgent d'obtenir sans retard d'autres approvisionnements. Le plus grand nombre des vaisseaux étaient prêts à faire voile pour l'Espagne. Colomb ne voulut pas pourtant les renvoyer en Europe sans faire quelque chose pour soutenir la haute opinion qu'il y avait laissée de la richesse de ces contrées. Une exploration fut faite dans l'île. On y trouva heureusement un gisement d'or dans les montagnes de Cibao. L'amiral en fit parvenir des échantillons, ainsi que des fruits et des plantes inconnues ou précieuses qui avaient été recueillies. Il écrivit un récit détaillé de ses nouvelles découvertes et demanda avec instance qu'on renouvelât les provisions.

Les douze vaisseaux parvinrent heureusement en Espagne. Les bonnes nouvelles qu'ils rapportaient entretinrent l'enthousiasme général.

Mais tandis que les imaginations s'échauffaient ainsi en Espagne, les murmures et la sédition étaient sur le point de bouleverser la colonie. Les colons, fatigués des travaux qui leur étaient imposés, effrayés de la violence des maladies qui les assaillaient, s'apercevant

enfin que ces richesses, qu'ils devaient trouver sous leurs pas, n'étaient qu'un rêve de leur imagination, commencèrent à regarder avec horreur le désert qui les entourait, et manifestèrent le désir de retourner en Espagne. Une conspiration fut formée ; on devait s'emparer des vaisseaux et faire voile immédiatement pour l'Europe. Heureusement, Colomb fut averti à temps. Il fit arrêter les chefs du complot, qui furent immédiatement envoyés en Espagne. Pourtant, malgré la miséricordieuse indulgence de l'amiral, ce châtiment si légitime devint la source d'accusations et de rancunes implacables. L'orgueil castillan se révoltait de voir un étranger, un Génois, punir un Espagnol.

Pour occuper les mécontents, l'amiral s'avança vers les montagnes de Cibao. Là, gisaient les mines d'or.

CHAPITRE IX.

INSURRECTION DES INDIENS.

Après avoir franchi des escarpements abrupts, on découvrit une plaine majestueuse, s'étendant à perte de vue, arrosée de plusieurs rivières qui répandaient la fraîcheur et la vie sur leurs bords. La fécondité du sol semblait incroyable. Colomb dédia cette plaine à *l'Immaculée-Conception.*

Afin de protéger les communications entre les montagnes de Cibao et le port de l'Isabelle, l'amiral choisit un emplacement avantageux, et y bâtit une forteresse. Ce fort fut nommé *Saint-Thomas.* Il en confia le commandement à Pedro Margarite, catalan d'origine, chevalier de l'ordre de Santiago, et laissa sous ses ordres une garnison de cinquante-six hommes.

Après avoir distribué ses forces sur plusieurs points de l'île, et avoir pourvu à la tranquillité de la colonie, Colomb partit pour visiter la côte de Cuba, et le 29 avril, il touchait à l'extrémité est de cette île, qui est

connue aujourd'hui sous le nom de *Cap Moysi*; puis il continua de longer la côte vers le sud, et ne relâcha que deux ou trois fois dans divers hâvres. Le 3 mai, il abandonna provisoirement les côtes de Cuba, et tourna sa proue droit au sud, pour aller à la recherche d'une île que les Indiens lui indiquaient comme très riche en mines d'or. A peine avait-il fait quelques lieues dans cette direction que les sommets des montagnes bleues de la Jamaïque commencèrent à se dessiner à l'horizon. Il arriva en vue du centre de l'île et la côtoya jusqu'à un port ouvert à l'ouest et qui fut nommé le *golfe de Buen-Tempo.*

L'île parut d'une merveilleuse beauté, mais on n'y trouva point d'or. Aussi, l'amiral se hâta-t-il de profiter des brises favorables pour retourner à Cuba. Il passa par un groupe d'îles qu'il appela le *Jardin de la Reine.*

Colomb voulait pousser directement jusqu'aux îles Caraïbes pour détruire l'empire de ces mangeurs d'hommes. Mais Dieu ne le permit pas. Il tomba malade. Le manque de nourriture, la privation absolue de sommeil, les difficultés de tout genre, avaient épuisé

ses forces. On le ramena à Isabella dans un état d'insensibilité complète.

Enfin, après un sommeil de cinq jours et de cinq nuits, une voix bien connue de Colomb le tira de sa léthargie. En s'éveillant il se trouva dans les bras de son frère Barthélemy, dont il n'avait pas entendu parler depuis huit ans. Son autre frère, Diego, lui prodiguait également ses soins.

La vue de Barthélemy fut un grand soulagement pour l'amiral accablé par la maladie, chargé de soins et d'inquiétudes, et entouré d'étrangers. Il l'investit sur-le-champ du titre et de l'autorité d'Adelantado, charge qui équivalait à celle de lieutenant-gouverneur.

Cependant, l'île était devenue le théâtre de scènes de violence et de discordes. Pedro Margarite, qui avait reçu le commandement du port Saint-Thomas avait enfreint les ordres de l'amiral. Sa conduite licencieuse lui avait attiré la haine des naturels. Fortement réprimandé par Diego, il répondit qu'il se considérait indépendant dans l'exercice de son autorité. Il était d'ailleurs soutenu par le Père Boïl.

Dès l'arrivée, ce religieux, jusqu'alors plein de considération pour Colomb, fut en dissentiment avec lui relativement à la complicité présumée de Guacanagari dans la ruine de la forteresse. Il aurait voulu voir le cacique puni sur-le-champ. L'amiral s'était montré plus confiant, plus prudent que lui ; de là, son éloignement pour Colomb. Deux fois, il avait inutilement conseillé des mesures précipitées et violentes contre Guacanagari. Le Père Boïl n'était pas habitué à donner ses avis en pure perte. Il fut profondément indisposé contre l'amiral, qui semblait plutôt croire à ce sauvage qu'à sa perspicacité· De là, l'inimitié du bénédictin contre Colomb. Ce germe, d'abord caché sous des formes polies se produisit d'une manière affligeante lorsque l'amiral contraignit aux travaux tous ses compagnons, sans exception. Le vicaire apostolique, censura publiquement une mesure impérieusement imposée pour le salut commun. Le Père Boïl taxa Colomb de " cruauté " et les gentilshommes, aigris par leur prétendue humiliation, s'autorisèrent du vicaire apostolique en contravenant aux ordres de

l'amiral. Celui-ci, ne pouvant exercer de châtiments corporels, diminuait ou retranchait leur ration, comme cela se pratique à bord. C'était le seul moyen de dompter l'insolente paresse.

A travers ces contre-temps, les travaux s'étaient exécutés, grâce à la fermeté de Colomb.

Père Boïl et Pedro Margarite, après s'être emparés de plusieurs vaisseaux, mirent à la voile pour retourner en Espagne. Tous deux étaient en faveur auprès de Ferdinand. Ils espéraient en profiter pour s'excuser de leur désertion et représenter l'état désastreux de la colonie, et ce qu'ils appelaient la tyrannie de Colomb.

Le départ de Margarite laissa l'armée sans chef ; les soldats en profitèrent pour se livrer à tous les désordres. Les Indiens devinrent alors leurs plus implacables ennemis ; ils épièrent et massacrèrent les Espagnols partout où ils les trouvèrent.

L'ennemi le plus dangereux était le cacique caraïbe, Caonabo. Mais, par une ruse de Alonzon de Ojeda, jeune et intrépide cavalier,

il fut fait prisonnier et amené à Colomb, qui ne put s'empêcher d'exprimer toute sa satisfaction, lorsqu'il vit son plus dangereux ennemi livré entre ses mains.

L'amiral apprit aussitôt que les trois frères du cacique, en tête desquels se trouvait Manicaotex, pour venger le sort de Caonabo, étaient sur le point d'assiéger Isabella. Sans attendre l'ennemi, Colomb se porta à sa rencontre. Mais on s'aperçut bientôt que les forces étaient inégales. On avait à combattre " un contre cinq cents. " Le secours ne pouvait venir que du ciel. Colomb, cédant le commandement à Don Barthélemy, monta sur une colline, et se mit en oraison. Tel autrefois, Moïse marchant contre Amalec, laissa le commandement à Josué pour aller prier sur la montagne. Sa prière fut exaucée. Un vent violent fit dévier les flèches lancées par les naturels, tandisque les Espagnols, au milieu d'un grand bruit de trompettes et de tambours, firent dans les rangs ennemis une décharge meurtrière. Les Indiens se croyant entourés par plusieurs armées à la fois, furent saisis d'une terreur panique ; ils s'en-

fuirent dans toutes les directions, en poussant des cris et des hurlements affreux.

Dans sa reconnaissance, Colomb fit élever un autel, célébrer une messe d'actions de grâces, et en mémoire de ce divin secours, il fit dresser une croix.

Les provisions attendues venaient d'arriver, en même temps que les vaisseaux amenaient un médecin, un apothicaire, des meuniers, des laboureurs, des artisans de toute espèce.

Les souverains écrivaient à Colomb une lettre des plus flatteuses, et l'invitaient à se rendre en Espagne, ou, du moins, d'envoyer quelqu'un pour le remplacer dans une conférence qui devait se tenir bientôt au sujet des nouvelles terres. L'amiral envoya son frère Diego, pour assister à ces conférences, et surtout pour détourner l'effet des faux rapports qu'il savait qu'on avait envoyés à la cour sur son administration.

CHAPITRE X.

ACCUSATIONS PORTÉES CONTRE L'AMIRAL.—AGUADO.

Pedro Margarite et Père Boïl étaient parvenus en Espagne. Dès leur arrivée à la cour, ils s'étaient empressés, pour donner à leur désertion un semblant de justification, de peindre sous les dehors les plus défavorables l'administration de l'amiral. Leurs accusations trouvèrent un retentissant écho dans le bureau de la marine. L'archidiacre Fonseca et le contrôleur Juan de Soria ne manquèrent pas d'appuyer ces plaintes. Non contents d'attaquer son caractère comme chef de gouvernement, ils cherchèrent à porter atteinte à sa probité ; ils l'accusaient de se procurer l'or au détriment des droits de la couronne.

Ainsi, pendant que Colomb travaillait à réparer les maux qu'avait attirés sur la colonie la conduite de Margarite et de ses partisans, ce commandant et ses amis réunissaient leurs efforts pour perdre l'amiral à la cour d'Espagne.

Au milieu de ces récriminations, personne

n'était là pour prendre sa défense, pour rappeler les tristes conjonctures dans lesquelles il avait agi. Colomb était étranger, absent; ses ennemis ne rencontraient aucune contradiction ; les plaintes obtinrent crédit, elles eurent pour effet de perdre celui qui en était l'objet dans l'esprit des souverains.

Cependant Isabelle ne pouvait se résoudre à admettre toutes ces accusations, quoique, faites à l'unanimité, elles eussent ébranlé sa confiance. Elle se détermina à envoyer un commissaire chargé de faire une enquête sur l'état de détresse où l'on disait que la colonie se trouvait réduite et sur la conduite de Colomb. Un certain Juan Aguado reçut cette mission. Il avait déjà fait un voyage à Espagnola, et à son retour, il avait été recommandé par Christophe à la faveur royale. Nous allons voir la reconnaissance qu'il en eut.

Juan Aguado partit avec quatre caravelles. Il amenait quelques religieux pour remplacer ceux qui, avec le Père Boïl, avaient déserté leur poste. Diego Colomb retournait à Espagnola par cette escadre.

La flottille arriva heureusement au port d'Isabella.

Aguado était un de ces hommes faibles auxquels une subite élévation tourne la tête ; il oublia les obligations qu'il avait à l'amiral, il oublia même la nature et l'étendue de sa mission. Colomb était absent et retenu dans l'intérieur de l'île quand le commissaire arriva ; celui-ci profita de cette absence pour agir comme si les rênes du gouvernement eussent été remises entre ses mains, sans accorder la moindre considération au titre de Don Barthélemy, qui remplaçait l'amiral pendant son absence. Il se hâta de faire proclamer ses lettres de créance à son de trompette, et procéda à l'arrestation de plusieurs officiers publics ; il exigea des autres des comptes rigoureux, et invita tous ceux qui avaient quelques griefs à produire, à les apporter sans crainte à son tribunal. Ceux qui se présentèrent étaient précisément les lâches, les paresseux, les mécontents, qui étaient ainsi bien aises d'avoir leurs coudées franches pour se venger de ce qu'ils appelaient la cruauté de l'amiral. Aguado con-

sidéra bientôt Colomb comme coupable, et donna à entendre que celui-ci s'était éloigné pour se dérober à ses investigations. Il parla même de se mettre à la tête d'une troupe de cavaliers pour l'arrêter. Toute la colonie tomba dans la confusion ; la ruine de Colomb et de sa famille paraissait inévitable.

Sur ces entrefaites, Christophe, instruit de l'arrivée du commissaire royal, revint à Isabella. C'était le moment critique. Aguado triomphait, car il savait la vivacité de l'amiral, et pensait que tant d'insolences comblant la mesure de sa patience, il lui serait impossible de ne pas s'emporter ; en ce cas, il n'y aurait plus qu'à faire établir qu'il avait manqué en sa personne au nom de l'autorité royale. Mais Colomb avait appris à soumettre ses passions au joug de la raison ; il avait un sentiment trop profond de sa dignité pour se commettre avec un homme d'aussi peu de poids que le commissaire Aguado ; d'un autre côté, l'amiral avait un profond respect pour l'autorité royale. Il reçut Aguado avec une politesse grave et cérémo-

nieuse ; ordonna que ses lettres de créance fussent publiées par les crieurs, et assura le commissaire de sa promptitude à obéir à tout ce qu'il plairait aux souverains de lui ordonner.

La modération de Colomb fut regardée comme une preuve de faiblesse. Un grand nombre en profitèrent pour crier à l'oppression. Le commissaire accueillit avec avidité toutes les accusations qui furent lancées contre l'amiral, et lorsqu'il en eut suffisamment entendu pour pouvoir, selon lui, consommer la ruine de Colomb et de ses frères, il fit ses préparatifs pour retourner en Espagne. Christophe résolut de l'y suivre ; il sentait qu'il devenait urgent de reparaître à la cour pour se disculper des imputations de ses adversaires.

Les vaisseaux étaient sur le point de mettre à la voile, lorsqu'une affreuse tempête bouleversa l'île entière. Trois des vaisseaux qui étaient à l'ancre, furent coulés bas par la violence de la tourmente, et périrent corps et biens ; d'autres se brisèrent l'un contre l'autre, et vinrent échouer à la côte. Jamais

de mémoire d'homme, pareille perturbation de la nature ne s'était produite dans ces parages.

Le départ de Colomb et d'Aguado dut être retardé jusqu'à ce que la *Nina* pût être réparée et qu'un autre vaisseau fut construit des débris de ceux qui avaient été naufragés. Dans l'intervalle, on apprit que de riches mines venaient d'être découvertes dans l'intérieur de l'île. L'or qu'on y trouva était en bien plus grande quantité que dans la province de Cibao. Les lingots d'or que Barthélemy apporta à son frère furent pour l'amiral un véritable sujet de joie. Il songea désormais sans inquiétude à la réception qui l'attendait à la cour quand il arriverait porteur des échantillons de sa riche découverte.

La nouvelle caravelle était achevée ; elle avait été nommée *Vera-Cruz* ; la *Nina* était réparée ; Colomb, prêt à s'embarquer, donna à son frère D. Barthélemy, le commandement de l'île en son absence, avec le titre d'adelantado.

Le 11 juin, les caravelles jetèrent l'ancre dans le port de Cadix. La réception de Co-

lomb par les souverains fut plus favorable qu'il n'avait eu lieu de l'espérer. Quelles qu'eussent été les graves accusations portées contre lui, dès qu'il parut, la reine ne ressentit plus qu'un intérêt mêlé de respect pour cet envoyé de la Providence. Son seul aspect était la réfutation de ses ennemis. Il ne fut pas plus question des dénonciations du Père Boïl et de celles de Pedro Margarite, que des informations du commissaire royal, Juan Aguado.

Colomb exposa dans sa réalité la situation de la colonie. Isabella comprit alors comment il avait été contraint à ces mesures de rigueur. L'amiral raconta aux souverains ses découvertes ; parla des mines de Cibao et d'Hayna ; donna des masques, des ceintures ornés d'or, des bourses remplies de grains d'or, des morceaux gros comme des fèves, et d'autres comme des noix, qui provenaient des mines découvertes au moment de son départ. Il leur offrit aussi des objets inconnus en Europe : des armes, des instruments, des animaux, des plantes, des oiseaux, qu'on n'avait pas encore vus. Ces

produits d'un sol nouveau charmèrent la reine ; Ferdinand fut beaucoup plus sensible aux grains d'or. Ils remercièrent Colomb et le traitèrent publiquement avec honneur au grand désappointement de ses ennemis.

CHAPITRE XI.

DÉCOUVERTE DE LA TRINIDAD—RÉVOLTE.

Encouragé par l'intérêt que les souverains prêtèrent au récit de son excursion le long des côtes de Cuba et de la découverte des mines d'Hayna, Colomb n'hésita pas à proposer une nouvelle entreprise. Il se bornait à demander huit vaisseaux : deux qui seraient frétés pour Espagnola, avec des provisions, et les six autres qui formeraient l'escadre destinée à faire de nouvelles découvertes, sous son commandement. Les souverains promirent de lui accorder tout ce qu'il demandait ; mais Colomb eut à supporter les dégoûts de retards infinis dans l'exécution de leurs promesses. Ce ne fut que le 30 mai 1498 qu'il put mettre à la voile, du port de

San-Lucas de Barameda, avec une escadre de six vaisseaux pour commencer son troisième voyage de découvertes.

Il toucha aux îles de Porto-Lanto et de Madère, et se dirigea sur les Canaries. Très préoccupé des besoins de la colonie, étant arrivé à la hauteur de l'île de Fer, il dirigea sur Espagnola trois navires, leur indiquant le plus court chemin. Ensuite, avec les trois autres caravelles, il mit le cap vers la zône torride " au nom de la sainte Trinité. Arrivé entre les tropiques, le changement de température, la chaleur insupportable du climat, causèrent à Colomb une violente attaque de goutte, accompagnée d'une fièvre intense ; mais l'énergie de sa volonté dominant la douleur, il ne cessa pas de diriger en personne la navigation.

Pour comble de malheur, le vent tomba tout à coup ; les vagues s'applanirent ; aucune brise ne ridait la surface des eaux embrasées par un soleil vertical. Les navires semblaient fixés par la quille sur la face d'une mer d'argent. La chaleur était torrifiante. Sous l'influence de cet air enflammé les vivres

s'altéraient rapidement. Cet état de choses dura huit jours. L'absence du vent empêchait de s'y soustraire. L'amiral, comme toujours, s'adressa à celui qui l'avait secouru dans tant de périls. " Pendant dix-sept jours Dieu Notre-Seigneur me donna un bon vent," dit-il. Mais les provisions étaient avariées, et la plupart putréfiées. Les barriques de vin étaient vides. Il ne restait plus qu'un seul baril d'eau dans chacun des trois navires. On allait périr de soif. La détresse des équipages était affreuse. Au milieu des plus sombres appréhensions, le 31 juillet, à midi, un domestique de l'amiral étant monté par hasard dans les huniers, vit poindre à l'occident trois sommets de montagnes qui semblaient unis à la même base. C'était la terre tant souhaitée. Elle paraissait éloignée d'environ quinze lieues, et à cette distance, elle présentait mystérieusement l'emblême de la Trinité, dont l'amiral avait fait vœu de lui imposer le nom. Aussitôt Colomb fit porter sur la terre qui lui était montrée, et la nomma " *La Trinidad.*"—(Trinité).

Le lendemain, 1er août 1498, les équipages

descendirent à terre. Ils trouvèrent des empreintes de pas humains, des filets, des ustensiles de pêche, mais n'aperçurent personne. Suivant sa pieuse habitude, Colomb fit planter une croix très élevée sur ce rivage, où il glorifia le nom de Jésus-Christ.

En continuant de cingler vers le sud, il aperçut un terrain plat qu'il supposa être encore une île, qu'il nomma *Isla-Santa.* Il était bien loin de penser qu'il avait découvert ce continent, cette *terre ferme* qui était l'objet de toutes ses recherches. Il se trouvait alors sur ce terrain plat qui est coupé par de nombreuses branches de l'Orénoque, dans l'Amérique du Sud.

Colomb ordonna de célébrer le dimanche sur cette terre nouvelle. On éleva une grande croix au point le plus exhaussé du rivage. L'amiral fut représenté à cette cérémonie par le vertueux capitaine Pierre de Terreros, car une maladie aiguë des yeux le forçait en ce moment à rester enfermé dans sa cabine.

La maladie, les vivres épuisées, déterminèrent Colomb à retourner à Espagnola. Il

arriva au hâvre, pâle, défait, amaigri et presqu'aveugle. Il avait espéré se reposer quelque temps de ses fatigues ; mais son séjour dans la colonie fut le commencement d'une nouvelle carrière de troubles et de soucis qu'il devait parcourir jusqu'à la fin de sa vie.

Dès qu'il eût mis à la voile pour l'Europe, en mars 1496, son frère D. Barthélemy commença à exécuter les instructions qu'il avait reçues, relativement aux mines d'or de Hayna. Il éleva une forteresse dans le voisinage, et la nomma *Cristoval* ; puis, il en construisit une autre à quelque distance de la première, à l'est du banc de l'Ozém. Cette seconde forteresse reçut le nom de *San-Domingo* ; ce fut là l'origine de la ville qui porte encore ce nom.

Après avoir traité avec le cacique de Xaragua, Behechio, qui n'avait pas encore été réduit à l'obéissance, il revint à Isabella. Il trouva la colonie languissante et assiégée par les maladies. La rareté des provisions d'Europe se faisait cruellement sentir. Le premier soin de Barthélemy fut donc de distri-

buer dans les établissements de l'intérieur tous ceux qui étaient trop faibles pour travailler ou faire le service militaire ; ils y seraient en meilleur air, et y trouveraient une nourriture plus saine et plus abondante. En même temps, il établit une chaîne de forteresses qui joignait Isabella à *San-Domingo.*

Une insurrection avait éclaté parmi les naturels de la Vega ; leur impatience du tribut, les outrages de quelques Espagnols, et le châtiment sévère infligé à plusieurs Indiens accusés d'avoir volé une chapelle, déterminèrent cette révolte. Par un stratagème habile, D. Barthélemy parvint à surprendre les chefs rassemblés, la nuit, dans un village ; il les arrêta tous, et saisit le cacique Guarianex de sa propre main. Cette expédition fut accomplie avec autant de modération que d'adresse. Il punit de mort deux des chefs, et pardonna à tous les autres.

Cependant, la révolte avait éclaté dans la colonie. Un des principaux agitateurs était un certain Francesco Roldan. Il avait été tiré par Colomb d'une condition obscure et promu successivement à diverses charges.

Il refusa de reconnaître l'adelantado et son frère, déclarant que l'autorité qu'ils exerçaient n'était pas émanée de la couronne ; qu'elle n'avait d'autre origine que la volonté de Colomb, qui n'avait plus de poids dans la colonie, puisqu'il était en disgrâce. Il prétendait d'ailleurs agir d'après son caractère officiel et remplir ainsi son devoir.

La conspiration avait pris un formidable accroissement ; plusieurs personnages importants s'étaient joints à Roldan. Heureusement pour Barthélemy, la nouvelle que Colomb était plus que jamais en faveur, et qu'il devait même arriver bientôt, jeta la consternation parmi les rebelles. Roldan refusa le pardon que Barthélemy lui offrit et proposa à ses partisans de se mettre en marche et d'aller chercher un nouvel établissement dans le Xaragua. Ils accédèrent avec joie à cette proposition, et se dirigèrent aussitôt vers cette province.

Une des premières mesures de Colomb fut de publier une proclamation pour approuver tout ce que l'adelantado avait fait, et pour dénoncer Roldan et ses partisans. Sur ces

entrefaites, il fit partir pour l'Espagne cinq caravelles chargées de tous les hommes de mauvaise volonté. Il adressa aux souverains un récit détaillé de son dernier voyage; et donnait connaissance de la rébellion de Roldan ; il ajouta que tous les efforts et les offres les plus généreux avaient échoué devant l'obstination des rebelles.

Les vaisseaux partis, l'amiral chercha à renouer les négociations avec les révoltés .Il conclut enfin un arrangement avec eux. Entre autres stipulations, il fut convenu que Roldau et ses partisans seraient embarqués pour l'Espagne, au port de Xaragua, sur deux caravelles qui seraient équipées et approvisionnées pour cinquante jours. Cependant l'armement des caravelles subit des retards inévitables ; les factieux en profitèrent pour mettre en avant des prétentions nouvelles. Colomb aurait voulu se rendre à Madrid ; mais les maladies qui désolaient la colonie l'y retinrent ; il se contenta d'écrire aux souverains pour leur exposer sa conduite, leur expliquer sa position vis-à-vis des rebelles. En même temps, il demandait qu'on lui en-

voyât son fils Diego, qui était à la cour, et qui était d'âge à venir prêter à son père un secours actif.

CHAPITRE XII.

Bobadilla.—Colomb est fait prisonnier.

A force d'intrigues et de calomnies, les ennemis de Colomb avaient enfin réussi à le perdre dans l'estime des souverains. La malveillance du roi Ferdinand n'était plus un mystère. Le monarque enviait la célébrité du grand homme ; jalousait le respect affectueux qu'avait conçu pour lui la reine. Il avait regretté le titre de vice-roi donné à un étranger. Dans ses lettres, il ne l'appelait jamais que " l'amiral des Indes. Les nouvelles découvertes ne faisaient aucune impression sur son esprit ; trouvant que les résultats de ces expéditions n'avaient pas jusqu'ici couvert les avances du Trésor ; ne voyant dans la personne de Colomb qu'une occasion de stérile dépense, il prêtait donc complaisamment l'oreille à ses accusateurs.

Il se décida à envoyer un commissaire pour faire une enquête sur les affaires de la colonie, et pour prendre même les rênes du gouvernement, si le salut des colons l'exigeait. On choisit, pour cette mission, D. Francesco de Bobadilla, officier de la maison du roi, et commandeur de l'ordre militaire et religieux de Calatrava.

Bobadilla arriva à San-Domingo le 23 août 1500. De suite, il fit lire les nouvelles lettres patentes du roi qui l'investissaient du gouvernement des îles et du continent ; autorité qu'il ne pouvait prendre que dans le cas où la culpabilité de Colomb serait évidemment prouvée.

Dans la dernière révolte, plusieurs des rebelles avaient été emprisonnés et étaient encore détenus dans la forteresse de San-Domingo. En vertu de ses pouvoirs, Bobadilla demanda que les prisonniers lui fussent amenés. D. Diego répondit qu'il ne ferait rien de semblable sans l'autorisation de l'amiral. Il s'ensuivit un combat où l'avantage demeura à Bobadilla, et les rebelles furent délivrés.

Le nouveau gouverneur s'installa dans la maison de l'amiral ; s'empara de ses armes, de son or, de sa vaisselle, de ses bijoux, de ses chevaux, de ses livres, de ses papiers les plus secrets et les plus intimes. En même temps, il ne parlait qu'en termes méprisants de l'amiral, et déclarait que jamais Colomb ni sa famille ne seraient rappelés au gouvernement de la colonie.

Colomb se trouvait alors au fort de la Conception. Des courriers arrivèrent : Bobadilla faisait sommer l'amiral de comparaître sans délai devant son tribunal à San-Domingo. Christophe n'hésita pas un instant. Il partit seul pour obéir à la citation de Bobadilla.

Ce dernier avait auparavant fait arrêter et jeter sur une caravelle D. Diego, sans donner aucun motif à cet acte arbitraire. Il n'eut pas plutôt appris l'arrivée de Colomb qu'il donna l'ordre de l'enchaîner, ainsi que son frère Barthélemy, et de les enfermer dans la forteresse. Cet outrage, fait à un homme tel que l'amiral, fut d'abord jugé un abus de pouvoir, même par ses ennemis. Lorsqu'il s'agit de lui mettre les fers, aucune des per-

sonnes présentes ne voulut se charger de cette tâche; mais Colomb semblait devoir épuiser tout ce qu'il y a de plus amer dans l'ingratitude : ce fut un de ses propres serviteurs qui s'offrit à river ses fers.

Colomb supporta son sort avec une noblesse digne de son caractère. L'ingratitude et l'injustice des souverains auraient pu seules blesser son cœur ; et il savait bien que lorsque la vérité leur serait connue, ils seraient les premiers à rougir de leur conduite à son égard. Cette conviction l'aida à supporter son malheur en silence.

On tint les trois frères séparés l'un de l'autre. Bobadilla les laissa dans la plus complète ignorance des charges qui pesaient contre eux, et de la nature des poursuites auxquelles ils étaient exposés. Il se détermina à faire partir ses prisonniers par les vaisseaux qui étaient sur le point de mettre à la voile ; il fit passer en Espagne, par la même voie, le procès-verbal de son enquête, en ayant soin d'appuyer sur les charges qui pesaient contre l'amiral.

La Providence sembla, pour adoucir et

abréger les souffrances de l'amiral, lui donner des vents constamment favorables. La traversée fut des plus heureuses et des plus rapides. Parties en octobre, les deux caravelles entraient le 20 novembre dans la baie de Cadix. Jamais encore on n'était venu des Indes en si peu de jours. A l'exemple de leur capitaine, tous les officiers avaient comblé de respectueux égards l'amiral et ses frères. On voulut lui ôter ses fers, mais il refusa : " Non, dit-il fièrement, Leurs Majestés m'ont commandé de me soumettre à tout ce qu'il plairait à Bobadilla d'ordonner en leur nom, je les porterai jusqu'à ce qu'il leur plaise de les faire tomber, et je les conserverai ensuite comme une précieuse relique, et comme souvenir de la reconnaissance royale."

" Il le fit ainsi," ajoute son fils Fernando, dans son histoire, " je les ai toujours vus dans son cabinet, et il exigea qu'après sa mort, on les enterrât avec lui."

La sensation fut grande à Cadix quand on vit arriver Colomb prisonnier et chargé de fers. Ferdinand ne put résister à l'élan de

l'opinion publique. Il fit mettre en liberté l'amiral qui reparut à la cour. Les souverains le reçurent avec une faveur et une distinction plus marquées que jamais. Cette touchante faveur qui l'accueillait fit éclater des sentiments longtemps comprimés. Il se précipita aux genoux des souverains, et resta incapable de prononcer une parole, suffoqué par la violence de ses sanglots. Le roi et Isabelle le relevèrent et cherchèrent à le calmer par les plus gracieuses paroles. Dès qu'il fut revenu à lui-même, il entra dans une éloquente justification de sa loyauté et de son zèle, qui n'avait jamais failli pour la gloire et la prospérité de la couronne d'Espagne. Mais, il n'avait pas besoin de justification ; c'était Ferdinand et Isabelle qui devaient se justifier aux yeux du monde de l'ingratitude dont ils avaient payé les services de cet homme. Ils exprimèrent l'indignation qu'ils éprouvaient de la conduite de Bobadilla ; ils le désavouèrent et s'engagèrent à lui ôter immédiatement le gouvernement de la colonie ; à rétablir Colomb dans tous ses privilèges et ses dignités. D'a-

près cette promesse solennelle, l'amiral était autorisé à croire qu'il serait renvoyé sur-le-champ à San-Domingo, et qu'il y rentrerait en triomphe comme vice-roi et amiral des Indes. Mais cette fois encore, il était destiné à éprouver un désappointement cruel qui devait empoisonner le reste de ses jours.

Ferdinand, tout en désapprouvant hautement la violence de Bobadilla était secrètement satisfait de ses résultats ; car, elle avait eu pour effet de dépouiller l'amiral de son pouvoir et de ses dignités, et le monarque avait décidé dans son esprit qu'il ne serait jamais réintégré dans ses anciennes fonctions. On trouva des raisons spacieuses pour retarder la réintégration de l'amiral ; on lui suggéra qu'il serait plus sage de charger quelqu'officier prudent et expérimenté du gouvernement de l'île, seulement pour deux années. Nicolas de Ovando, commandeur de Larès et de l'ordre d'Alcantara fut choisi pour déposer Bobadilla.

La flotte qui devait porter Ovando au siège de son gouvernement mit à la voile le 13 février 1502. C'était l'armement le plus

considérable qui eut encore été expédié au nouveau monde. Il était composé de trente bâtiments pourvus d'approvisionnements de tout genre pour la colonie. Cette flotte portait deux mille cinq cents individus ; une foule d'Espagnols de naissance et de rang s'y étaient embarqués avec leurs familles.

Colomb resta neuf mois sans emploi dans la ville de Grenade ; ce temps fut occupé par le soin de rétablir l'ordre dans ses affaires. Une circonstance vint le forcer à embrasser un nouveau genre de découvertes.

CHAPITRE XIII.

QUATRIÈME VOYAGE.

L'esprit de Colomb ne pouvait demeurer inactif. On venait d'apprendre que Vasco de Gama avait doublé le Cap de Bonne-Espérance. Pedro Alvarez de Cabral, suivant ses traces, était revenu chargé des précieuses marchandises de l'Orient. Ces richesses occupaient tous les esprits et tournaient toutes les têtes.

Christophe se sentit enflammé d'émulation; il se flatta de découvrir une route plus facile et plus courte que celle qui avait été ouverte par Vasco de Gama. Il se persuada qu'un détroit devait s'ouvrir dans les environs de Cuba et déboucher dans la mer des Indes.

Il soumit son plan aux souverains et malgré l'opposition de quelques conseillers de la couronne, ce plan fut promptement adopté.

Colomb avait cependant un autre but que de procurer aux hommes de nouvelles richesses. Son ambition portait plus haut, et si quelquefois, dans le cours de ce récit,

nous avons vu qu'il se donnait grand'peine pour chercher et trouver de l'or, il faut bien connaître aussi le but qui était l'objet constant de sa pensée. Depuis le commencement de ses découvertes, Colomb entretenait l'espoir de pouvoir réaliser par ses revenus une somme capable de lever une armée pour la délivrance du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Les souverains à qui il avait fait connaître son intention avaient souri à cette idée qui leur parut chimérique. Cependant, il n'en poursuivit pas moins l'espoir de réussir ; tel avait été son vœu constant, et depuis son troisième voyage, il lui tardait de mettre à effet ce projet héroïque. Ce qu'il ambitionnait, c'était de délivrer du joug des infidèles la Terre-Sainte ; de réunir Jérusalem à Rome ; de donner le tombeau du Sauveur au souverain Pontife. Ainsi, la Terre-Sainte aurait appartenu au Saint-Siège, et c'était l'or du nouveau monde qui devait être le grand mobile de l'entreprise.

Au moment où le héros se livrait à ce pieux calcul, il ne touchait pas sur ses revenus de quoi se procurer un manteau. Lui,

qui avait donné à la couronne des régions cent fois plus grandes que la Castille, ne possédait pas un coin de terre, un toit pour abriter sa tête. Il était réduit à une vie d'auberge, et souvent n'avait pas de quoi " payer son écot. " Mais chose autrement pénible à sa charité, il n'avait pas même une petite pièce de monnaie pour donner à l'offrande quand il assistait aux offices. Et c'est là ce qui lui était le plus sensible. La pauvreté lui était pénible uniquement parcequ'elle nuisait aux pauvres, qu'il ne pouvait plus soulager.

Ayant trouvé le nouveau monde, il pensait que maintenant, le premier terme de sa mission étant accompli, il lui restait à effectuer le tour du globe et à racheter le saint Sépulcre, afin qu'après avoir montré le signe du salut à des peuples jusqu'alors ignorés, ils pussent librement apporter leurs adorations au tombeau du Sauveur. Il voulait, avant de mourir, leur en frayer la route.

Colomb mit à la voile, du port de Cadix, le 9 mai 1502. Son escadre se composait de quatre caravelles ; la plus grande était de

soixante et dix tonneaux ; la plus petite de soixante. D. Barthélemy reçut le commandement d'un de ces vaisseaux ; Fernando, alors âgé de quatorze ans, suivit son père, pour partager les chances de sa quatrième expédition.

Colomb avait d'abord l'intention d'aller droit à la Jamaïque, d'où il aurait fait voile vers le continent, à la recherche de son détroit imaginaire ; mais un de ses vaisseaux était trop mauvais voilier pour suivre sa marche, et Colomb se vit obligé de gouverner sur Espagnola pour échanger ce bâtiment contre un de ceux de la flotte qui avait amené Ovando à son gouvernement. En agissant ainsi, il contrevenait à l'injonction formelle qui lui avait été faite de ne pas toucher à Espagnola, de peur que sa présence ne causât quelque trouble dans l'île ; mais il crut que l'urgence des motifs qui le déterminaient pourrait bien lui servir d'excuse.

Il arriva au port de San-Domingo dans un mauvais moment. La ville était envahie par ses plus ardents ennemis dont l'exaspération avait été portée au comble par les nouveaux

moyens de répression qu'on avait employés contre eux. La flotte qui avait amené Ovando était dans le port prête à faire voile pour retourner en Espagne ; elle avait à bord Roldan et un grand nombre de ses complices, dont quelques-uns étaient arrêtés et devaient être mis en jugement à leur arrivée. Bobadilla montait un des principaux bâtiments de la flotte, sur lequel il avait chargé une immense quantité d'or : parmi les présents qu'il se proposait d'offrir aux souverains se trouvait un bloc d'or brut qui pesait, dit-on, trois mille six cents castillanos.

Colomb arriva à l'embouchure de la rivière le 27 février ; il envoya un officier à terre pour expliquer au gouverneur l'objet de sa visite ; il demandait l'autorisation de faire entrer son escadre dans la rivière parce qu'il redoutait une tempête. Ovando lui refusa cette permission. Colomb envoya un second messager au gouverneur pour l'avertir de retarder le départ de sa flotte ; il avait reconnu les signes indubitables de l'approche d'une tempête. La menace de l'amiral fut tournée en ridicule.

Colomb fut obligé de s'éloigner de la rivière, indigné, ainsi que son équipage, de voir qu'on le chassait d'une île qu'il avait découverte. Certain qu'une tempête était imminente, il serra sa petite escadre contre la côte et se mit à la recherche d'une baie ou d'une rivière qui put lui servir de refuge.

Cependant la flotte de Bobadilla partit de San-Domingo en toute sécurité. Au bout de deux jours, les prédictions de Colomb se réalisèrent. Une de ces furieuses tempêtes qui sont particulières à ces latitudes s'annonça tout à coup et commença ses ravages. La petite escadre, abritée à la côte, eut à souffrir quelques avaries qu'il fut facile de réparer. La flotte eut une toute autre destinée. Les vaisseaux que montaient Bobadilla, Roldan et un grand nombre des ennemis les plus acharnés de Colomb, périrent corps et biens. Avec eux furent engloutis le fameux bloc d'or et la plus grande partie des trésors amassés aux dépens des Indiens. Un seul vaisseau fut assez épargné pour continuer son voyage. Ce vaisseau était le plus faible de la flotte, il avait à bord quatre mille pièces

d'or qui appartenaient à l'amiral et que son agent Carvajal lui portait en Espagne.

Ce désastre n'a point généralement été considéré comme un simple sinistre de mer ; tous les contemporains y ont vu un châtiment providentiel. L'action de la justice divine fut ici tellement visible, que, sans exception, tous les historiens de cette époque s'en montrèrent saisis de respect et d'effroi. Après avoir réparé ses navires, Colomb se dirigea vers le continent ; mais il fut arrêté par un calme plat, et les courants l'emportèrent au nord-ouest ; il arriva ainsi à la côte méridionale de Cuba. Là, un vent favorable lui permit de gagner l'île de Guanagua, à deux lieues de la côte de Honduras ; il y aborda le 30 juillet. Les Indiens informèrent l'amiral qu'ils venaient d'une contrée riche située à l'ouest; et ils le pressèrent de faire voile dans cette direction. Colomb eut bien fait de suivre cet avis. Après un ou deux jours de marche, il serait arrivé à Yucatan ; la découverte du Mexique et des autres riches contrées de la Nouvelle-Espagne s'en serait nécessairement suivie ; l'Océan méridional lui aurait 6

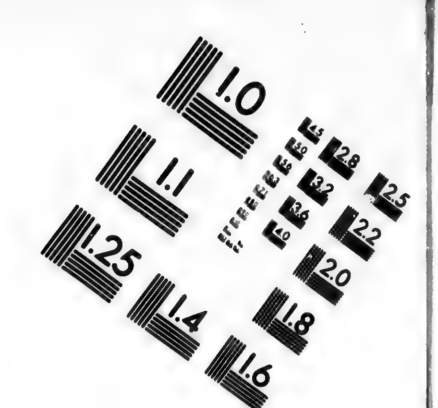
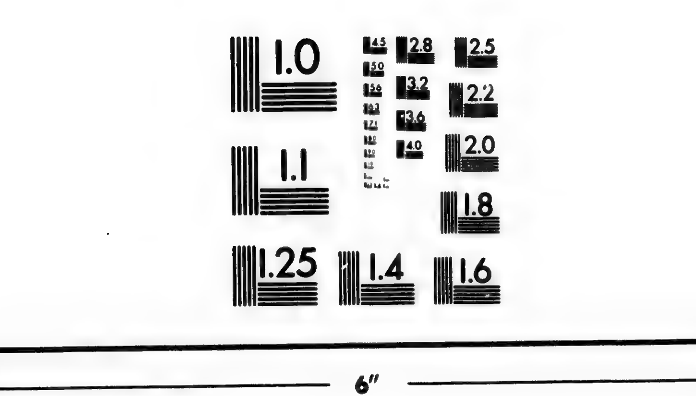


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8

ouvert, et une suite de brillantes découvertes auraient jeté un nouvel éclat sur la vieillesse de Colomb. Mais toutes ses facultés étaient tendues vers ce détroit imaginaire qui devait le conduire à la mer des Indes. Il crut même avoir découvert " l'Aurea Chersonesus " d'où l'on avait tiré, suivant le récit de Joseph, l'or employé dans la construction du temple de Jérusalem. Il fonda, à cet endroit, un établissement qui deviendrait l'entrepôt des richesses de cette vaste contrée de Veragua. Mais, il s'aperçut bientôt que ses espérances étaient loin d'être fondées. Il revint à Espagnola. De là, il se dirigea sur la Jamaïque où il trouva un port sûr, et qu'il nomma *Puerto-San-Gloria*. Là, il eut à souffrir une révolte de la part de deux officiers de l'escadre et qui étaient frères, Francisco et Diego Porras. Cette révolte éclata le 2 janvier 1504. Francisco entra subitement dans la cabine où l'amiral était confiné par la maladie. Il lui reprocha avec emportement de retenir ses camarades au milieu des périls de tous genres de cette côte désolée, et l'accusa d'avoir le dessein de ne pas retourner en Espagne.

L'amiral, sans perdre son sang-froid, chercha à faire entendre raison à ce traître ; mais Porras fut sourd à ces paroles et s'écria d'une voix qui retentit à l'autre extrémité du navire : " Embarquez-vous ou restez ici, de par Dieu ! pour moi, je vais en Castille ; que ceux qui pensent comme moi me suivent. " C'était le signal ; aussitôt les cris de " En Castille ! en Castille ! " partirent de tous les points du navire. Les révoltés brandirent leurs épées et quelques voix menaçantes poussèrent des cris de mort contre l'amiral.

Cependant la mer se montra défavorable à leur projet. Ils furent forcés d'y renoncer, non sans avoir fait ressentir à Colomb les suites de leur haine. Ils l'abandonnèrent plus tard sur la carcasse d'un vaisseau échoué, sans autres ressources que la poignée d'hommes qui étaient restés dans le devoir. L'amiral travailla à rendre à ceux-ci tout à la fois la santé et le courage, jusqu'à ce qu'un vaisseau tardivement envoyé par Ovando vint les retirer de la misère où ils étaient plongés. Depuis une longue année, l'amiral et son équipage subissaient l'affreux empri-

sonnement qui les enchaînait à la carcasse du vaisseau échoué, lorsque soudain sonna l'heure de la délivrance.

Pour faire connaître la foi et la piété qui dirigeaient Colomb dans ses entreprises, il faut rapporter ici un épisode relatif à son dernier voyage.

Un jour que l'amiral agonisait sur son lit de douleur, un cri, parti de l'une des caravelles, fut presqu'aussitôt répété par les autres. Ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du malade. Il frissonna et rouvrit les yeux. Quelque chose d'horrible se passait à portée du regard. " C'était, dit un historien, une de ces pompes ou trombes marines que les gens de mer appellent *fronks*, que l'on connaissait alors si peu, et qui ont depuis submergé tant de navires. " Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé. Devant l'imminence du danger, il se relève, reprend son ancienne vigueur et sort de sa cabine afin de mesurer d'abord le péril. Lui aussi aperçut la chose formidable qui approchait. A ce phénomène inconnu, il ne vit point de remède : l'art était inutile,

la navigation impuissante ; d'ailleurs on ne pouvait plus gouverner.

Aussitôt Colomb soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces de la nature quelque manœuvre diabolique. Il ne pouvait conjurer les puissances de l'air d'après les rites de l'Église, craignant d'usurper sur le sacerdoce ; mais il se rappela qu'il était le chef d'une expédition chrétienne ; que son but était saint ; et voulut, à sa manière, sommer l'esprit des ténèbres de lui livrer passage. Il fit allumer, dans des fanaux, des cierges bénits, arborer l'étendard royal de l'expédition ; ceignit son épée par-dessus le cordon de Saint-François, qu'il portait continuellement ; prit en ses mains le livre des Evangiles et, debout en face de la trombe qui s'approchait, il récita le premier chapitre de l'Evangile selon saint Jean : " Au commencement était le Verbe. " Puis, tirant son épée, il traça dans l'air le signe de la Croix, et décrivit autour de lui un cercle acéré, comme s'il coupait réellement la trombe. Et, en effet, ô prodige ! la trombe qui marchait vers les caravelles, parut poussée obli-

quement, passa entre les navires à demi-noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, et s'alla perdre dans l'immensité de l'Océan.

CHAPITRE XIV

Colomb et les naturels de Santa-Gloria.

On avait appris à San-Domingo l'abandon où languissait l'amiral malade. La nouvelle de l'échouage à la Jamaïque s'était répandue partout. Mais quand un messager arrivant, après une course des plus périlleuses sur une mer orageuse, on apprit que depuis sept mois le gouverneur, instruit du naufrage, n'avait donné aucun ordre pour le secourir, les habitants de l'île ne purent s'empêcher d'exprimer leur indignation. Malgré les aveugles prétentions accumulées contre l'amiral par les efforts des envieux et des rebelles, son génie ses vertus, son affabilité, lui attachaient de cœur nombre de colons. Les religieux de Saint-François, ne pouvant aller secourir de leur personne le grand navigateur, priaient Dieu de soutenir sa patience dans cette longue épreuve, chaque jour ils sollicitaient les prières des fidèles en sa faveur. Ils ne craignirent point de reprendre publiquement cette révoltante ingratitude ; ils tonnaient

avec courage et énergie contre un tel abandon. L'insouciance d'Ovando n'était pas justifiable. Il objectait qu'il n'avait pas à sa disposition une caravelle assez grande pour ramener tous les compagnons de Colomb. Cependant l'opinion publique se prononça si fortement que, pour lui donner satisfaction, Ovando envoya un brigantin. Il confia le commandement de ce navire à un des plus grands ennemis de Colomb, le traître Diego de Escobar qui avait fait partie de la révolte de Roldan. Et que lui envoya-t-il en provisions et rafraîchissements ? Une moitié de porc salé et un baril de vin ! C'était bien là un grand soulagement pour cent-trente hommes qui se trouvaient avec l'amiral !

Pendant ce temps, Colomb, quoique malade, s'oubliait lui-même pour soulager et consoler ses compagnons. Le découragement s'était emparé de tous les cœurs. On désespérait de jamais sortir de cette baie. Les vivres étaient épuisées, et pour comble de malheur, les naturels étaient subitement devenus plus exigeants dans les échanges. La prudence de l'amiral avait entretenu de bonnes relations

avec eux. Ils avaient apporté des vivres en abondance. Soit qu'ils cédassent aux sollicitations des rebelles, soit que les déprédations de ces derniers eussent changé leurs dispositions, ils cessèrent tout à coup d'alimenter les Espagnols. On ne pouvait s'avancer dans les terres sans danger.

La famine imminente s'ajoutait à tous les malheurs de cette navigation, sans qu'aucun expédient pût cette fois sauver les naufragés. Dans cette horrible perplexité, Christophe Colomb, comme toujours, invoqua le Seigneur, son maître, et comme à l'ordinaire, ce ne fut pas en vain.

Dès son arrivée à Santa-Gloria, Colomb avait dit aux caciques des environs que Dieu l'avait fait arriver en ce lieu et qu'il y séjournerait jusqu'à ce qu'il lui plût de l'en retirer. Il se présenta donc à eux comme l'hôte de la Providence. Au moment où les indigènes, violant leurs promesses d'alimenter les caravelles, voulaient affamer les naufragés, Colomb, dépourvu de toutes ressources humaines, recourut au Seigneur. Sa prière fut exaucée.

Une éclipse de lune devait avoir lieu dans trois jours. Dieu lui rappela cette circonstance, et lui inspira un moyen auquel l'amiral n'aurait jamais songé. Chaque fois que, se mettant en prière, Colomb suppliait le Seigneur de le secourir, l'idée de l'éclipse revenait à son esprit. Il reconnut par là qu'il devait tirer son salut de cette circonstance.

L'amiral envoya un interprète chez les caciques les inviter à un grand spectacle que donneraient les étrangers le surlendemain. Comme il le prévoyait, ils accoururent en foule. Alors il leur reprocha leur manque de foi et leur dureté. Il ajouta que Dieu savait leur projet de faire périr de faim les étrangers, malgré leurs promesses ; qu'assurément il était irrité de leur manque de bonne foi et d'humanité ; et pour prouver ce qu'il avançait, il leur annonça que le soir même, au lever de la lune, ils verraient bientôt l'astre rougir, malgré la sérénité du ciel, puis s'obscurcir et leur refuser la lumière. Là dessus, quelques-uns eurent peur, mais les autres s'en allèrent en se moquant.

Lorsque la nuit arriva, la couleur san-

glante de la lune ébranla les plus fermes. Dès qu'ils virent sa teinte s'obscurcir, ils poussèrent des hurlements de terreur, et accoururent, chargés de provisions, aux caravelles ; promettant d'en apporter régulièrement. Sur leurs instances, l'amiral dit qu'il allait parler à son Dieu ; et, en effet, il se retira dans sa cabine. Il est hors de doute qu'il pria Dieu en leur faveur, lui demandant d'ouvrir leur cœur aux lumières évangéliques, de leur inspirer des sentiments doux et humains.

Durant ce temps, l'éclipse devenait plus complète, ainsi que la terreur des Indiens rassemblés sur le rivage, comme le prouvaient leurs hurlements. Ils suppliaient les Espagnols d'avoir pitié d'eux.

L'éclipse parvenait à sa décroissance, quand l'amiral, ayant achevé sa prière, sortit de sa cabine, et dit aux caciques qu'il avait parlé à son maître ; que Dieu entendait leurs promesses de bien traiter les chrétiens, de leur apporter des provisions. Il leur annonça que la lune allait reparaître bientôt pure et blanche comme à l'ordinaire.

Il prit occasion de cette circonstance pour

montrer aux indigènes le signe du salut et leur inspirer cette crainte salutaire du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. En effet, les caciques remercièrent l'amiral et s'en allèrent " louant le Dieu des chrétiens, " dont ils ne parlaient plus qu'avec un grand respect. Depuis lors, ils envoyèrent exactement des provisions qui étaient scrupuleusement payées en objets d'échange.

CHAPITRE XV

Retour en Espagne.—Mort de Christophe Colomb.

———

Le secours était arrivé. Ovando avait daigné chercher les moyens de retirer Colomb de l'immobilité où il se trouvait forcément placé. Enfin, l'amiral mouilla, le 13 août, dans le port de San-Domingo.

Toute la population vint au-devant de lui. L'empressement public l'entoura de marques de respect. Les gens de mer honoraient en sa personne le navigateur incomparable ; les Franciscains, le messager du salut, le précurseur de leur prédication future. Son infortune lui ramenait tous les esprits. Ce fut dans le palais du gouvernement qu'Ovando installa l'amiral.

L'état de la colonie, pendant le séjour de Colomb à San-Domingo, n'était pas assez prospère pour le consoler des contrariétés que lui suscitait la conduite d'Ovando. L'île était

désolée ; les naturels horriblement foulés et opprimés, et d'affreux massacres avaient été organisés sous l'administration du nouveau gouverneur. Un grand nombre d'aventuriers de tout rang s'étaient embarqués en foule sur la flotte d'Ovando, dans l'espoir de faire fortune. A peine débarqués, ils avaient couru aux mines. La route ressemblait à une fourmillière. Chaque aventurier portait un havre-sac rempli de biscuits et de farine, et les instruments de mineur sur les épaules. Ils fouillèrent la terre avec ardeur, mais ils ne trouvèrent point d'or ; après s'être reposés, ils retournèrent au travail ; ce fut en vain. Leurs provisions et leur patience s'épuisèrent et ils revinrent en murmurant le long de cette route qu'ils avaient parcourue avec tant d'ardeur et de joie. Ils rentrèrent à San-Domingo, affamés, harassés et désespérés. Les uns moururent de chagrin ; les autres succombèrent aux fièvres occasionnées par le climat, un millier d'hommes périt ainsi misérablement.

Les guerres d'Ovando mirent le comble à cette désolation. Pour punir une prétendue

conspiration des habitants de Xaragua, il ravagea la contrée par le fer et le feu, n'épargnant ni le sexe, ni l'âge, et inventant des tortures pour faire périr plus misérablement les naturels.

La mésintelligence qui régnait entre l'amiral et Ovando, malgré la froide politesse que ce dernier affectait à l'égard de son hôte, engagea Colomb à presser son départ. Il fit réparer le vaisseau qui l'avait amené de la Jamaïque, en acheta un second, et offrit le passage à tous les marins de son ancien équipage qui désiraient retourner en Espagne. Le 12 septembre, il mit à la voile ; mais il avait à peine quitté le port que le mât du vaisseau qu'il montait fut emporté par une bourrasque subite. Il passa donc sur le second vaisseau avec tous ceux qui étaient attachés à sa personne, et renvoya l'autre à San-Domingo. Mais la fortune ne cessa pas de le persécuter jusqu'à la fin de cette expédition qui fut la dernière et la plus désastreuse de toutes. Il fut poursuivi par une tempête continuelle ; les tourments de la goutte ne lui laissèrent pas un moment de

repos. C'est ainsi qu'il arriva au port de San-Lucas ; son vaisseau désemparé et tout avarié y jeta l'ancre le 7 novembre 1504. Colomb se rendit à Séville pour y prendre un peu de repos de corps et d'esprit, et s'y refaire des fatigues de cette pénible traversée.

Jamais repos ne fut si mérité, si désiré, si peu goûté. Mais tandis que tout le monde le croyait immensément riche, il était en réalité fort embarrassé de se procurer de l'argent. Il logeait à l'auberge, tel qu'un étranger, dans la ville de Séville, devenue le siège des affaires coloniales. Il correspondait par lettres avec les souverains ; ces lettres n'étaient pas lues, ou restaient sans réponse ; ses réclamations n'étaient pas écoutées ; il vivait dans l'abandon et dans l'oubli.

Cependant les accusations de ses ennemis semblèrent prévaloir contre lui. Colomb n'avait plus d'espoir que dans la grandeur d'âme et la générosité d'Isabelle, mais elle était dangereusement malade.

Il lui écrivit, mais avant que la lettre ne parvint à sa destination, Isabelle avait cessé d'exister.

Isabelle avait toujours soutenu les vues qu'elle entretenait à l'égard de Colomb. Elle n'avait cédé qu'une fois aux apparences, aux sollicitations des ennemis de l'amiral. Elle avait reparé cette faute en versant des larmes d'attendrissement et de regret sur le malheur dont elle s'était faite involontairement complice. Ayant appris l'arrivée de Christophe, elle désirait l'entretenir une dernière fois, et jeter la consolation dans ce cœur ulcéré. Mais la mort impitoyable vint mettre à néant ce désir.

Colomb aurait voulu entreprendre le voyage de Médina del Campos, où gisait la reine agonisante, mais il ne put partir. L'aggravation de son état et la rigueur inusitée du froid l'empêchèrent de quitter son lit. Néanmoins, il priait pour celle qui l'avait protégé en tant de rencontres.

Enfin, il connut son malheur. Son unique appui en ce monde venait de se briser. Il avait perdu plus qu'une protectrice, plus qu'une souveraine : il avait perdu son amie. Quand il eut compris que son malheur était accompli, que la Reine était morte, il s'abîma

dans le silence d'une douleur inexprimable. Sa désolation resta muette comme la tombe. Seulement, on sait que ses souffrances physiques en furent cruellement redoublées.

L'amiral, se flattant que de vive voix, il avancerait ses affaires, se préparait à partir pour la cour, mais des douleurs cruelles l'empêchèrent de quitter Séville. Malgré ses maux, il ne diminuait en rien ses mortifications, observait rigoureusement le jeûne du carême, et suivait exactement la règle de l'Ordre séraphique.

Enfin, dans le printemps de 1505, Colomb put parvenir à la cour.

Le roi l'accueillit avec sa politesse habituelle, mais ne lui donna point son titre de vice-roi et ne le fit point traiter suivant son rang, comme il l'était du vivant de la reine. Il écouta avec patience le récit de sa périlleuse navigation et avec intérêt la découverte des mines de Veragua. Il laissa l'amiral raconter son naufrage forcé à la Jamaïque ; l'abandon où l'avait livré Ovando ; la révolte des Porras ; les affronts subis à San-Domingo, sans lui donner d'autres consolations que ces paroles

vaguement affables, auxquelles l'expérience de Colomb ne pouvait plus se tromper. Tout en reconnaissant les titres de Colomb à la reconnaissance de la couronne, Ferdinand trouva moyen de terminer l'audience sans avoir rien décidé, ni même rien promis.

Ce que voulait surtout Colomb, c'était que son fils Diego fut investi des titres et privilèges qui revenaient à celui-ci par droit de succession. De son côté, Don Diego rappelait aussi au souverain sa demande pour l'investiture du gouvernement héréditaire des Indes qui lui appartenait en vertu des traités. On ne pouvait se plaindre de l'accueil invariablement poli fait à ces demandes ; mais rien ne se terminait.

En attendant une décision qu'on ne rendait point, les ressources de l'amiral s'épuisaient. Les caravelles d'Espagnola, chargées d'or, n'apportaient rien pour lui.

Alors Ferdinand, qui, sans paraître y songer le moins du monde, suivait avec attention la décadence des forces de l'amiral et l'aggravation de ses embarras pécuniaires, jugeant le moment opportun, lui fit proposer de re-

noncer à ses privilèges et d'accepter en échange un domaine situé en Castille, auquel on ajouterait une pension sur les fonds de la couronne. Christophe Colomb rejeta dédaigneusement l'offre par laquelle on avait espéré séduire sa misère. Il ne voulut rien céder, rien diminuer de ses droits méconnus, et garda le silence de l'indignation, se bornant à en appeler à Dieu de cette iniquité. Quel était donc le forfait de Colomb pour qu'on lui laissât subir cette misère? Que pouvait-on lui reprocher?

Ce qui importunait le roi dans Colomb, ce qui le rendait implacable pour lui, c'était sa gloire, son involontaire grandeur. Ferdinand ne pardonnait point la supériorité. Aucun service ne pouvait racheter l'importance acquise par cet étranger, qu'il avait vu si pauvre, sollicitant l'honneurd'une audience, suppliant qu'on voulut le croire; et qui après tant de sollicitations, avait, en moins de huit mois, conquis la vice-royauté de pays plus vastes que l'Espagne; s'était vu traiter en souverain par le chef de l'église, la cour de Portugal, celle de Castille et des puissances catholiques.

Colomb comprit qu'il fallait renoncer à tout espoir d'obtenir de Ferdinand la réparation qu'il demandait.

La maladie de Colomb s'était aggravée par suite de tant de traverses et de douleurs sans nom. Bientôt il reconnut qu'aucun secours humain ne pouvait désormais réparer le délabrement d'un corps usé dans tout son organisme.

Sentant que sa fin était proche, il mit ordre à ses affaires dans l'intérêt de ses fils. Après qu'il eut remis au notaire du roi l'acte de ses dernières volontés, il sépara complètement sa pensée de celle de la terre, cessa de participer aux intérêts du monde et de la famille pour ne plus converser qu'avec le ciel. Conformément à l'inclination particulière de sa piété, il revêtit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, qu'il porta si souvent pendant sa vie. Ses deux fils, ses officiers et quelques Pères Franciscains, ses amis, assistaient à ses derniers moments. Il confessa pour la dernière fois ses fautes, et reçut le saint Viatique. Quand il sentit sa fin tout-à-fait proche, il demanda lui-même le sacrement de l'Extrême-

Onction. Il put suivre les prières des agonisants que l'on disait pour lui, et il expira en prononçant ces paroles : " Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains."

CONCLUSION.

Les restes de Christophe Colomb reposent aujourd'hui dans un caveau de la cathédrale de Saint-Domingue.

Les Pères Franciscains, qui offrirent au grand navigateur son premier asile, lui donnèrent encore l'hospitalité dernière. Ils transportèrent ses dépouilles dans les caveaux mortuaires de leur couvent de l'Observance.

Durant l'année 1513, on exhuma son cercueil pour le transporter à Séville et le déposer dans le couvent des Chartreux. Il y resta jusqu'à l'an 1526, alors qu'il fut transporté d'Espagne à Saint-Domingue.

Depuis lors, l'oubli se fit sur sa tombe; l'obscurité s'étendit sur sa gloire. Déjà, Améric Vespuce avait légué son nom au nouveau continent, comme s'il en eût été le premier explorateur.

L'œuvre de Christophe Colomb était trop grande pour être dignement récompensée, par l'imposition de son nom au quatrième continent. L'Amérique ne porte pas son nom ; le

genre humain, rapproché et réuni par lui, le portera sur tout le globe.

Colomb réunit tous les caractères de la véritable grandeur : génie, travail, patience, exécution, intrépidité et sang-froid, étude infatigable, connaissances aussi vastes que l'horizon de son temps, noblesse et dignité de manières, éloquence, amour immense de l'humanité, et, par-dessus tous ces dons de la nature, un ardent amour de Dieu et des âmes.

Aujourd'hui le nom du grand homme résonne dans tout l'univers. On s'empresse autour de sa mémoire ; on veut, par reconnaissance pour l'œuvre magnanime qu'il a accomplie, lui décerner un culte public.

Espérons que l'auréole de la sainteté illuminera bientôt ce noble front que le génie et la gloire couronnent, depuis trois siècles, de leur brillant diadème.

FIN.

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, Imprimeurs, Montréal.

ır lui, le

de la vé-
patience,
l, étude
tes que
gnité de
ense de
ns de la
es âmes.
nme ré-
mpresse
recon-
qu'il a
ic.
té illu-
génie et
cles, de

réal.